

VIE DE GRIGNION DE MONTFORT

L'Enfance.

Louis Grignon naquit le 31 janvier 1673, à Montfort-la-Cane¹, non loin de Rennes. Il était l'aîné d'une famille qui, en vingt ans, devait compter dix-huit enfants du même lit². De pareilles tribus ne s'entre-tiennent pas sans difficultés ; celles que rencontrait

1. Une charmante légende pavaisait ce vieux bourg breton. Les vieilles gens contaient d'âge en âge qu'en 1386, une jeune fille, belle évidemment comme le jour, fut enfermée au château de Montfort par le seigneur du lieu. Dans sa détresse, elle promit à saint Nicolas, s'il la sauvait, d'aller l'en remercier publiquement, en l'église qui lui était dédiée. De fait, elle parvint sur le soir à s'évader, mais pour tomber dans les mains des soldats du guet qui tentèrent aussitôt d'assouvir sur elle, pour leur propre compte, la basse passion de leur maître. Jetant autour d'elle un regard désespéré, elle aperçut deux canes sauvages qui s'ébattaient dans un étang proche. De tout son pauvre cœur affolé, elle conjura saint Nicolas de lui obtenir que, si elle venait à mourir, ces oiseaux, témoins de son innocence, accomplissent à sa place son vœu. Par miracle, elle put se soustraire aux brutalités des forcenés. Mais la grande frayeur qu'elle ressentit la fit trépasser peu après. Or, comme on célébrait cette même année la fête de son saint préféré, voici qu'une cane entra dans l'église, suivie de ses canetons. Ayant salué le Saint Sacrement, puis la statue de saint Nicolas, elle se posa avec sa couvée au milieu des fidèles émerveillés. A la fin de l'office, laissant au plus populaire des saints l'offrande d'un de ses petits, elle repartit, on ne sait vers quels mystérieux marais. Presque chaque année, à la même date, affirme la tradition, il en fut ainsi, jusqu'en 1744, où elle quitta l'église pour n'y plus jamais revenir. Louis Grignon, que nous sachions, n'a jamais parlé de cette légende, dont son enfance dut être bercée. Elle est aujourd'hui oubliée, évanouie, ainsi que les enceintes crénelées de la vieille ville, son château-fort, son prieuré, ses douves profondes. Au cœur d'un paysage frais et confidentiel où le Meu et le Garun joignent leurs eaux lentes, Montfort-la-Cane est devenu Montfort-sur-Meu.

2. Dans ce chiffre, figure un enfant, né avant Louis, et mort au bout de quelques jours.

Jean-Baptiste Grignion, père de Louis, étaient extrêmes. Il était « homme noble », possesseur de « terres nobles », « avocat au bailliage de Montfort et au Parlement de Bretagne ». Mais « homme noble » n'était pas alors autre chose que bourgeois roturier, soumis à la taille et d'ailleurs, ces titres, apparemment pompeux, devaient fort mal une médiocrité de fortune qui tournait à la gêne. Si furieusement procédurière que fût la gent bretonne, elle avait encore trop d'avocats pour ses causes. En fait, la famille Grignion subsistait, vaille que vaille, sur ses champs plus que sur les grimoires. Son chef en prenait fort mal son parti ; de tempérament sanguin, puissant, il témoignait d'une aigreur continue, traversée d'éclats, dont pâtissait fort Mme Grignion. Mais cette chrétienne exemplaire était sans cesse appliquée à se tasser sans murmures, et fort exactement, dans l'ombre de son mari. Les tracasseries d'argent sont la pire peine des ménages : mal supportées, comme faisait Jean-Baptiste, ils créent une accablante atmosphère. Mme Grignion s'appliquait à faire aimer de ses enfants Dieu et la Vierge Marie ; pour le reste, elle priait et souffrait en silence.

En 1675, comme Louis allait avoir trois ans, son père s'avisa que, décidément, la profession d'avocat le jetait en trop d'embarras et que mieux valait s'en remettre à la terre, et à elle seule, du soin de les nourrir, lui et les siens. Il acquit dans la région le manoir du Bois-Marquer, sis en la commune d'Effendic, avec les deux fermes du Plessix et de la Chesnaie¹.

1. Pour autant qu'on en peut juger aujourd'hui, cette demeure ne se différencie guère des fermes de la contrée ; il est vrai que la façade sud en a été rebâtie sans portes ni fenêtres, que le vivier et les douves qui l'entouraient ont disparu, et qu'elle est découronnée d'une tourelle qui lui conférerait jadis allure de gentilhomme, mais tout cela restait assez modeste. L'agrément de cette résidence était surtout fait du paysage, riant, boisé comme celui de Montfort-la-Cane. Les tonnelles et charmilles du jardin captaient les ombres chaudes de l'été. Mais l'humeur de Jean-Baptiste Grignion n'était point de celles qu'apaisent les séductions de la nature, et l'atmosphère familiale resta, de son chef, tourmentée.

Il n'y avait point d'école à Effendic. Les rudiments de l'instruction durent donc être dispensés à l'enfant par ses parents jusqu'à l'âge de douze ans où il entra au collège.

L'ambiance de son enfance fut donc rurale et bretonne-bretonnante. Les splendeurs du règne de Louis XIV expiraient au seuil de la Bretagne champêtre, terre hostile et d'instinct hérissée contre tout ce qui pouvait menacer son farouche amour de l'indépendance et son être propre. Louis est un petit gars de la vieille et rude Armorique, au surplus bien fait, par la constitution exceptionnellement robuste qu'il tient de son père, pour jouir de ses forces neuves parmi les champs et les bois. De son père aussi, il tient une humeur naturellement violente, à l'unisson du chant vigoureux de son sang. Mais au lieu de l'épancher, comme Jean-Baptiste, en propos atrabilaires, il la tourna, dès ses plus tendres années, à se mater, au point de paraître le plus doux des enfants, mais cette douceur était la conquête d'une énergie singulièrement précoce. La force est sa marque ; elle eût pu en faire un aventurier d'envergure ; elle en fera, Dieu seul l'attirant, un fougueux ascète.

Si jeune, il se manifestait tout habitué de Dieu, par ses longs recueils et ses prières ferventes. Au centre de son âme croissait, comme un beau lis, sa dévotion à la Vierge Marie. Il écoutait parler d'elle inlassablement et ne passait point un jour sans réciter le chapelet. C'est de lui-même qu'il désira joindre à son nom celui de Marie, affirmant ainsi, dès sa prime jeunesse, cette appartenance singulière et sublime à la Mère de Dieu qui sera l'axe de sa doctrine et de sa vie. Aimable et tendre, il s'ingéniait à consoler Mme Grignion, souvent désemparée par le passage en cyclone des colères paternelles. A l'égard de ses parents, il était d'une parfaite docilité, alors que l'ardeur de son tempérament et l'originalité marquée de son caractère l'inclinaient naturellement à l'indépendance. L'apôtre qu'il devait devenir se révélait par

un prosélytisme précoce à l'égard de ses petits camarades, de ses frères et sœurs, de l'une de celles-ci surtout — sa préférée, parce qu'elle avait mêmes goûts, même piété que lui. Elle était de sept ans plus jeune ; son nom de baptême était Guyonne mais très vite elle fut appelée Louise, sans doute à cause de sa conformité de sentiments et de nature avec son frère. Pour l'entraîner à ses pratiques religieuses coutumières, et particulièrement à la récitation du chapelet, Louis-Marie se faisait délicieusement ingénieux. Quand il éprouvait quelque peine à lui faire quitter ses jeux, il lui donnait un petit cadeau, puis : « Ma chère sœur, disait-il, vous serez toute belle et tout le monde vous aimera si vous aimez Dieu. » Admirons cet adroit appel à l'éternel féminin, déjà discerné par le garçon de dix à onze ans, déjà embusqué dans la petite fille de quatre ou cinq. Il atteignait si bien son but que Louise à son tour entreprenait ses compagnes et toutes, de concert, ronronnaient leurs dizaines. Et Louis-Marie exultait que Marie, Mère de Dieu, fût ainsi louée.

Le Collège.

Cet enfant, dont on admirait la vive intelligence et l'imagination ardente, comment le laisser étioier ses facultés intellectuelles au Bois-Marquer ? On l'envoya au collège des Jésuites à Rennes. Qu'on ne l'imagine pas, passant ainsi de l'intimité du foyer familial à la serre close d'un pensionnat, celui-ci jalousement préservé, comme celui-là, des bruits et dangers de la ville. Les collèges des Jésuites étaient alors de vastes externats, des sortes de facultés secondaires, dont l'enseignement rassemblait, comme c'était le cas à Rennes, jusqu'à deux mille élèves. Gratuits, ils groupaient toutes les classes sociales, les pauvres comme les riches. Après les cours, cette foule de jeunes étudiants se répandait dans la ville, où elle jouissait d'une liberté que le règlement du collège n'atteignait pas. Cette liberté se

faisait parfois licence, chez la plupart ; elle s'exprimait alors en jeux bruyants, en farces souvent pendables, en tumultes dont les gens du guet avaient à connaître. De 1685, année de son entrée au collège, à 1690, Louis-Marie prit pension chez un brave homme d'oncle, messire Alain Robert, sieur de la Viséule, prêtre-sacriste de l'église Saint-Sauveur. En 1690, Jean-Baptiste Grignon vint, avec tous les siens, s'installer à Rennes, sous le toit de messire Alain Robert, pour y mieux assurer l'éducation de ses enfants. Louis-Marie vécut donc, dans l'intervalle des classes, la vie de famille. Il n'en avait pas moins, sous les yeux, des spectacles et des séductions dont les calmes campagnes du Bois-Marquer et les rues engourdies de Montfort ne lui avaient même pas donné l'idée.

Or il défendit magnifiquement son âme. D'abord par une dévotion croissante à la Vierge Marie ; chaque jour, se rendant du collège chez lui, il la priait en trois églises qui lui étaient dédiées. Il n'était pas une de ses démarches intimes qu'il ne confiât à sa protection. A vivre ainsi dans le sillage de l'Immaculée, il se garda dans une pureté immarcescible ; à qui lui parlait des tentations contre la pureté, il pouvait affirmer ne pas savoir ce que c'était. Ce témoignage est de Blain, son condisciple et ami au collège de Rennes (en attendant de devenir son admirateur, conseiller et biographe comme il le sera de saint Jean-Baptiste de la Salle) Louis mortifiait ses sens. Nul penchant à l'ivresse de la vie, si forte en cette période de l'adolescence, où la jeunesse agite tous ses grelots ; il témoignait au contraire d'un goût marqué pour la plus austère pénitence. Par là-dessus, une sérénité inaltérable. Il était l'image ambulante de la paix.

Les Jésuites ont eu grande part dans son ascension spirituelle. Il trouva parmi les professeurs du collège des guides dignes de lui : un P. Gilbert, régent de rhétorique, un des nombreux saints non canonisés dont fourmille l'Eglise, à ce point macéré dans l'ascétisme, qu'il supporta maintes fois l'outrage public

de certains écoliers libertins sans le moindre frémissement d'impatience ; un P. Descartes, neveu du philosophe, psychologue attentif et délié et qui s'apparentait, par le tour mystique de son esprit, à l'école du P. Lallement ; il était le directeur de conscience de Louis-Marie ; le P. Gilbert, pour n'avoir été que son professeur, ne semble pas avoir eu sur lui moindre influence. C'était le vrai pédagogue chrétien, qui forme l'âme autant que l'intelligence. Il avait d'ailleurs la charge d'entretiens spirituels aux élèves qui lui firent distinguer Louis-Marie comme un être exceptionnellement appelé par les puissances d'en haut ; aussi lui communiqua-t-il avec prédilection sa flamme apostolique. Une des gloires de la Compagnie est d'avoir discerné un Montfort, dès ses origines, et, plus tard, de l'avoir indéfectiblement soutenu.

Parmi les moyens dont usaient les Jésuites en leurs collèges pour faire de leurs élèves des chrétiens actifs et généreux, figuraient en première ligne les Congrégations. Elles ne visaient point à faire ânonner aux enfants de pieux formulaires, mais à leur donner le sens et le goût de la piété authentique. C'étaient aussi des associations d'action charitable dont les membres consacraient leurs loisirs à soulager les infortunes de la ville. Entré dans la « grande Congrégation », celle de la Sainte Vierge, Louis-Marie se donna à ces pratiques généreuses avec d'autant plus de conviction que sa vie intérieure était déjà largement aérée par le souffle de l'apostolat. Il avait quêté bien souvent, pour des camarades pauvres, dont certains, pour assurer leur subsistance, servaient de domestiques à leurs condisciples plus aisés. Il s'était d'autre part enrôlé dans une équipe d'écoliers, groupés par l'aumônier de l'hôpital général, M. Bellier, et qui, soit à l'hôpital général lui-même, soit à l'hospice des Incurables, visitaient les infirmes et les malades, les servaient, leur enseignaient le catéchisme, ou leur faisaient quelque lecture. Ne voyons pas là, dans la vie de Louis-Marie, un pieux exercice quelconque, car il s'y est allumé une flamme

inextinguible qui fera de lui un des plus grands amoureux qui aient jamais existé de la divine Pauvreté. Dans ces hôpitaux de Rennes, le jeune Breton a rencontré le Pauvre, cet autre Jésus-Christ. C'est une date dont toute sa vie retentira.

A Rennes encore, s'est façonné en lui l'Humaniste, et un Humaniste de grande lignée. On n'a guère de détails sur ses études, sur les matières notamment qui eurent sa prédilection, alors que l'on sait par le menu les succès scolaires d'un de ses condisciples plus jeune, Claude Poullart des Places, le futur fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit. Mais on n'ignore pas que Louis-Marie, élève remarquable, enlevait brillamment tous les premiers prix. Par ailleurs, quels animateurs et formateurs, en grammaire, humanités et rhétorique furent les Jésuites, cela est bien connu. Or de tels maîtres, modeleurs de l'homme cultivé, quand ils tombent sur un disciple de la qualité de Louis Grignon, ne manquent pas leur statue. Au reste, les écrits de Montfort sont là qui témoignent de la manière dont l'élève de Rennes profita d'un enseignement de premier ordre.

La vocation.

Comme Louis-Marie achevait sa philosophie, l'appel à une vie supérieure montait en lui, plus pressant, tandis qu'augmentait son dégoût du monde des apparences et des joies charnelles. C'est à la Vierge qu'il demandait, en longues et suppliantes oraisons, de dénouer son destin. Or, au pied d'une image de la Madone, il eut, certain jour, de sa vocation ecclésiastique une connaissance si claire que, sur l'heure, sa décision fut prise. Malgré le mécontentement de son père qui, ayant manqué sa carrière temporelle, entendait réussir au moins celle de son fils, il commença ses études théologiques à Rennes ; les facultés complètes qu'étaient à cette époque les collèges des Jésuites comportaient en effet l'enseignement des sciences sacrées.

Mais se former au sacerdoce dans une atmosphère qui ne fût pas de strict recueillement et de règle religieuse lui pesait. A ce moment, passe dans sa vie une de ces vieilles filles providentielles dont le dévouement souligne la nécessité de certains célibats. Mlle de Montigny, Parisienne de passage à Rennes, parle, dans le cercle de famille, du séminaire de Saint-Sulpice où s'opère à merveille la réforme, tant désirée, du clergé. De Paris, elle écrit qu'elle paierait la pension de Louis-Marie au séminaire. Sur quoi, on remet dix écus et un habit de rechange au jeune homme qui, refusant un cheval qu'on lui offrait, part à pied pour la capitale. Chemin faisant, il fait don à des mendiants de ses écus, puis de son habit de rechange ; finalement, il troque celui qu'il portait sur lui contre des guenilles et, ainsi nippé, se présente à Mlle de Montigny.

A ce tournant décisif, voyons-le bien tel qu'il est et même tel qu'il sera, car les traits majeurs dont étincelleront plus tard le Saint et l'Apôtre sont déjà fermement dessinés. Ce jeune homme de vingt ans — nous sommes en 1693 — est déjà accompli en son être profond. Le dévot de Marie, qui fait tout sous son signe, s'est révélé dès le plus jeune âge ; auprès de Guyonne-Louise, de ses autres frères et sœurs, de ses camarades de collège, le Missionnaire, avec son zèle dévorant, voire dominateur, est apparu ; le saint est là aussi, avec sa pureté sans ombre, sa mortification extrême, son humilité, sa soumission à la volonté divine, qui lui est connue par Marie ; et encore l'ami incomparable du Pauvre, l'amant de la Pauvreté qu'il ne lui suffit pas de porter en son cœur, qu'il veut réaliser jusqu'en son accoutrement. Et dès que ce lui est possible, c'est-à-dire dès qu'il est libre et seul, voilà qu'il coupe toutes les amarres, qu'il se sépare violemment de ce qui, dans le monde, n'est pas de l'âme, se prive d'un coup de toutes les manières ordinaires de subsister, se jette à corps perdu dans la folie de la Croix. De plus en plus, il n'aura, et

d'ores et déjà il n'a plus d'autre logique dans sa vie que surnaturelle. Son comportement, en ce trajet de Rennes à Paris, nous livre le secret des méditations de son enfance et de sa jeunesse, je veux dire ce totalitarisme ascétique et mystique qui, entre tous les saints, même les plus prodigieusement détachés du monde, sera sa marque propre et imprégnera la moindre de ses démarches. Certains des gestes de l'enfant préfiguraient ceux qui, venant de l'homme fait, déconcerteraient ses contemporains et effareraient tant de prudents ecclésiastiques. Ainsi, ayant découvert, au cours de vacances au Bois-Marquer, dans la bibliothèque paternelle, un livre obscène, il l'envoie au feu sans solliciter l'avis de son père. Pas davantage, en se rendant à Paris, il ne se demande s'il convient de se présenter en loques à une demoiselle d'âge et de condition. Pour passer de l'éphémère à l'éternel, du monde méprisable des apparences à la réalité divine, il n'admet aucune transition, fait foin de toutes les nuances. Par là, il appelle dès maintenant sur lui cette réputation de bizarrerie, d'étrangeté, d'extravagance dont ses contemporains, puis la postérité l'ont chargé. Il n'en a cure, parce que le jugement de Dieu seul lui importe et qu'il n'aura de comptes à rendre qu'à Dieu, au jour où sonneront les trompettes de la fin des fins. A cet absolutisme évangélique, son tempérament propre apporte un renfort. Les forces de sa puissante constitution refoulées, refusées aux joies de ce monde, se déchainent au service de Dieu en des gestes définitifs et fracassants ; il a le tempérament de son père, sanguin et violent ; c'est le même arbre, le même chêne, mais toutes racines tournées vers le ciel. C'est aussi l'Armoricaïn jailli, comme un roc, d'entre ses landes ; il reste un bon Breton, sous sa culture humaniste, et, sous les puissances et les grâces de son esprit et de son cœur, un primitif. Son apostolat, ce sera l'invasion des grandes eaux et, dans la chanson si pure de ce torrent, on discernera toujours le bruit sourd des gros cailloux roulés par le courant. A vingt ans, il est

entré, tout d'une pièce et d'emblée, dans la plénitude du don. Le texte de l'Écriture, qu'il citera si souvent, l'obsède d'une obsession qui ne le quittera plus. *Egre-dere de cognatione tua et vade in terram quam monstrabo tibi* : Sors de ta famille et marche vers la terre que je te montrerai... Il part en effet et, comme il n'a pas entendu que Jésus et les Apôtres aient voyagé autrement, il part à pied, délesté au plus vite de son argent, n'en gardant pas un sol et le chapelet à la main. Il ira ainsi, pendant huit à dix jours, mendiant abreuvé de rebuts et d'humiliations, mais soulevé d'une joie sur-naturelle. C'est la première de ces randonnées qu'il multipliera au long de sa vie de missionnaire et dont le tracé sur la carte ferait pâlir le plus entraîné des sportifs modernes. Par cette entrée immédiate dans l'absolu de l'Évangile, il se définit tout entier; il ne fera plus que s'accroître dans ce sens, s'appliquant, à force de pénitence, de charité, de mépris de soi-même, à atteindre l'impossible, à crever le plafond de la sainteté. Par là, le point de départ et le point d'arrivée se confondent dans sa vie.

Le Séminaire.

Quand elle vit surgir dans l'encadrement de sa porte un loqueteux, couvert de poussière et de boue, et fleurant l'écurie où il avait passé la précédente nuit, Mlle de Montigny en eut les mains figées dans ses mitaines. Ce n'est point ainsi accoutré qu'elle attendait le fils d'un bon petit bourgeois breton, élevé chez les Pères de Rennes. Lui acheter des habits neufs n'était point chose difficile et elle s'en acquitta. Mais le fait revêtait à ses yeux une originalité déconcertante. Jamais elle n'oserait présenter cet irrégulier aux messieurs de Saint-Sulpice dont l'austérité respectait ponctuellement les règles des politesses et convenances ecclésiastiques dont M. Branchereau, de la même Compagnie, fut l'exemplaire législateur. Elle le fit donc entrer dans une communauté ouverte aux jeu-

nes gens qui ne pouvaient payer leur pension au grand séminaire. Le directeur en étant M. de la Barmondière, membre fort en vue de la Société de Saint-Sulpice, le règlement et l'esprit du séminaire y florissaient. Les cours étaient suivis en Sorbonne. Dans les études théologiques, Louis-Marie, aussi laborieux qu'intelligent, excella aussitôt. Pour juguler en lui le moindre éveil d'amour-propre, il pratiqua les plus âpres macérations corporelles. Il se plia avec joie aux très humbles exercices manuels prescrits par le règlement, tout ce qui pouvait humilier l'enchantant. La communauté vivait à grand-peine, les élèves ne payant qu'une faible rétribution; elle connut une période à ce point nécessaire que M. de la Barmondière engagea les plus dévoués de ses pensionnaires à veiller, moyennant salaire, les morts du quartier Saint-Sulpice. Grignon était de ceux-là et passa, en ces veillées funèbres, nuit sur nuit. Loin de chercher à se distraire d'une aussi macabre expérience, il la prit corps à corps et en reçut une définitive illumination sur le néant de ce monde, la précarité de la vie humaine et la seule solution raisonnable qui est de vivre par rapport à l'éternité. L'ami Blain qui, sur son invite, l'avait rejoint chez M. de la Barmondière, nous dit qu'il se plaisait « à découvrir la face des cadavres et à considérer à loisir, dans leur laideur et leur difformité affreuse, le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies et la folie extrême de ceux qui s'en laissent enchanter ». Pour une âme aussi fortement trempée, de telles visions ont valeur de leçons exceptionnelles. Comme, à Rennes, il rencontra le Pauvre, Grignon de Montfort, en la paroisse de Saint-Sulpice, a rencontré la Mort. De ce double choc, il fera, plus tard, passer, dans l'âme de milliers d'auditeurs, le salutaire frisson.

Le 18 septembre 1694, M. de la Barmondière, son unique protecteur, mourut. Le 26 — il venait de recevoir les ordres mineurs — Grignon plonge sa plume d'oie dans l'écritoire et écrit à son oncle de

Rennes avec une magnifique sérénité : « M. de la Barmondière, mon directeur et supérieur, est mort... Il a vécu en saint et est mort de même... Je ne sais point encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou si j'en sortirai. Quoi qu'il m'en arrive, je ne m'en embarrasse pas ; j'ai un Père dans les cieux qui est immanquable. » L'œuvre de M. de la Barmondière se trouvant dissoute, on admit Louis-Marie dans la « petite communauté des pauvres écoliers » de M. Boucher. C'était descendre à pic au dernier échelon des privations. Louis-Marie les compliqua par des austérités sans nombre ; discipline, haire et chaînes le déchirèrent tout à tour. Il tomba gravement malade et fut envoyé à l'Hôtel-Dieu au milieu des égotants de la plus pouilleuse misère de Paris. Il en exulta : pauvre parmi ses chers pauvres, quel Paradis ! On le saigne, à la mode du temps, jusqu'à la dernière goutte de son sang. De ladite saignée, il manqua mourir plus que de la maladie. Cependant, il guérit, la Providence ayant ses raisons que la médecine ne connaît pas.

A Saint-Sulpice, on commençait à s'aviser que tant de vertu était d'un saint, et que le jeune Grignon serait fort à sa place au petit séminaire¹ de Saint-Sulpice pour le plus grand profit spirituel de ses condisciples. Mais nul n'y était admis s'il ne disposait d'une pension de 260 livres. Une bienfaitrice, la marquise d'Allègre, qui était au fait de son dénuement et de sa sainteté, y pourvut pour 160 livres. M. Baüyn, un des directeurs de la maison, fort mystique et mortifié lui-même, obtint qu'un bénéfice de 100 livres, provenant de la chapellenie de Saint-Julien-de-Concelles, près de Nantes, fût attribué à Louis-Marie. Celui-ci entra donc au petit séminaire.

Il y va connaître crucifiante épreuve. Autour de lui, nul ne balance sur son extraordinaire vertu, mais sa manière de ne jamais prendre pied, de vivre en toute circonstance, en récréation par exemple, au dedans

1. Le petit séminaire ne différait du grand séminaire que par le prix de la pension qui y était moins élevé.

de lui-même, de tenir les yeux baissés, la tête penchée sur le col, agace ses condisciples. Les séminaristes, si pieux qu'ils soient, sont des jeunes gens en qui subsiste l'écolier. Aussi couvrent-ils le nouveau venu de brocards malicieux ; ils y vont même, au besoin, de quelques gifles pour lui faire redresser la tête « comme il faut ». Il supporte tout cela avec une patience, une douceur invincibles. M. Baüyn, son directeur de conscience, l'engage à parler à ses camarades, à se montrer ouvert et gai avec eux. Il s'y efforce mais n'y réussit pas. Hors les choses de Dieu qui le trouvent éloquent, vif, magnifique, enflammé, il ne sait rien dire et bredouille. Il s'ingénie à composer un recueil de bons mots, de petites histoires amusantes, et à les débiter, pour faire figure de cordial jeune homme, comme on l'y invite. Mais il les déroule avec tant de componction et d'une mine si forcée, il est si peu badin qu'on se moque de lui. Son impuissance à se mouvoir dans les bêtises dont s'amuse les gens est saisissante. Il y fait figure de sot, lui dont nous savons de quel vol puissant son imagination l'emporte dans les cieux chrétiens. Il est comme l'albatros de Baudelaire : ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Des hommes bien ennuyés, et devenus du coup inquiets et sourcilieux, ce sont ces messieurs de Saint-Sulpice. Ils aiment que la piété soit réglée, ordonnée, comme un jardin à la française, et le comportement exempt de toute originalité. Des voies hors du commun, ils se méfient, d'instinct et toujours. Un Leschasier, un Tronson, sont des prêtres de haute vertu, des formateurs remarquables, mais qui travaillent en série. Grignon de Montfort est proprement un être extraordinaire ; eux, c'est du grand ordinaire, et ils veulent tout ramener à leur toise. Impossible de s'évader de ce malentendu. Ils s'y efforcent cependant. Ces maîtres de l'examen particulier observent et dissèquent longuement leur nouvelle recrue. Ils distinguent en lui une soumission exemplaire au règlement, toutes

les marques qui font le saint dont Saint-Sulpice s'honorera et tout ce qu'il faut aussi pour l'en renvoyer, cette bizarrerie, encore un coup, cette étrangeté, cette obstination à ne rien faire comme tout le monde. Qu'était par exemple cette manière de se taire en compagnie, de sembler hors du monde à tout instant, ou, accompagnant quelque séminariste en visite, de l'attendre à genoux sur l'escalier ? Quant à ces oraisons où il s'attardait, souvent à contretemps, le visage tout enflammé, n'y fallait-il point soupçonner de ces fausses illuminations où le démon s'embusque ? Tant de traits singuliers ne seraient-ils pas le fait d'un être obstiné en son sens propre ? On convint de traquer cette singularité jusqu'à en avoir raison. M. Brenier, supérieur de Saint-Sulpice, et M. Leschassier, devenu, après la mort de M. Baüyn, directeur de conscience de Louis-Marie, s'y employèrent. Durant des mois et des mois, ils s'ingénieront impitoyablement à l'humilier, multipliant les « experiments » les plus après auxquels puisse être soumis un novice dans la plus austère des trappes. M. Brenier lui montrait dur et méprisant visage en toute rencontre, l'accablant de dédaigneuses paroles, surtout en public. M. Leschassier refusait souvent de l'écouter ou le rebutait de cent manières, traitant d'imaginaires les aspirations ou sentiments dont il lui faisait confiance, freinant son âme dans ses plus sublimes envolées, ne le consolant ou approuvant jamais, se montrant, comme dit Blain, tout de glace, quand il était tout de feu, bref, faisant, comme M. Brenier, tant et si bien que tout autre eût pris le large. Or il apparut que, de tant d'avanies, Grignon prenait occasion pour grandir intérieurement, à l'image de son maître crucifié. Jamais on ne put observer en lui le moindre tressaillement d'humeur. Il n'opposait que silence, humilité, soumission. Les pieux tortionnaires renoncèrent. Louis-Marie restait aussi « singulier » que par devant, mais il leur était devenu évident qu'il n'y pouvait rien, car en l'obéissance, ce critère de l'ascèse chrétienne, il ne dé-

faillait jamais. Ils durent convenir d'une action spéciale de l'esprit de Dieu, et l'admirent à la prêtrise qu'il reçut le 5 juin 1700.

Le voilà donc prêtre, après une intense formation de sept années. En sciences sacrées, il est fortement armé. Depuis son entrée au petit séminaire, il n'avait pas suivi les cours de Sorbonne, mais seulement les répétitions de théologie à l'intérieur du séminaire. Il y a gagné, par le tour plus personnel qu'il a donné ainsi à ses études et qui convient à son génie si original. Il a pu faire part plus large aux auteurs mystiques, ses préférés. Il s'est enchanté des œuvres des Bérulle, des Condren, des Bourgoing, des Olier et son esprit s'est assimilé leur substance. Ses premiers cantiques datent de cette époque ; il préparait encore des plans de sermons, en vue de son apostolat futur. L'éloignement de la Sorbonne lui a encore valu d'être radicalement préservé du Jansénisme et du Gallicanisme dont elle était infestée. Quelque peine dont il ait pâti du fait de la prudence sulpicienne, il n'en a pas moins bénéficié, en la personne de ses directeurs, de l'idéal sacerdotal le plus pur et le plus élevé. Sa dévotion à Marie, pivot de sa vie intérieure, s'est trouvée comblée à Saint-Sulpice où la Vierge était grandement honorée par l'image, par les cérémonies, par les prières. Elle s'est nourrie de la lecture des Oratoriens et de M. Boudon, en lesquels il puisera le principe de sa doctrine sur l'« esclavage de la très Sainte Vierge ». Il avait même pris l'initiative de fonder une association mariale avec quelques condisciples qui voulaient comme lui être « esclaves de Jésus en Marie ». Enfin, il s'est abondamment exercé dans ce support joyeux des croix qui sera l'âme de son ascèse. Et maintenant, que va-t-il faire ?

C'est à M. Leschassier de répondre. Il reste le directeur de conscience de Louis Grignon, et celui-ci attend le verdict de son directeur comme la manifestation même de la volonté divine. Au vrai, la flamme qu'il porte en lui est inclinée par le vent de l'Esprit dans un sens bien précis. Ce qu'il souhaite, c'est la

Mission et auprès des plus petits, des plus déshérités. Breton, il porte en lui de grandes puissances de songe. Son imagination le précède comme la colonne de feu. Aussi souhaite-t-il d'abord partir pour les lointaines forêts du Canada évangéliser les Indiens. Le positif M. Leschassier ne l'entend pas ainsi, craignant, dit Blain « qu'il ne s'y perdît, se laissant emporter par l'impétuosité de son zèle ». Et puis, chose curieuse, lui et les autres messieurs de Saint-Sulpice ont le secret désir de le retenir pour leur Compagnie. Mais Grignon n'y a visiblement aucune inclination; par ailleurs, eux-mêmes le voudraient avant tout délesté de ses originalités et ils attendent ce résultat d'une certaine pratique du ministère. Après, on verrait. M. Leschassier décide donc de confier son pénitent à un M. Lévêque, homme de Dieu, fort mortifié, grand ami de Saint-Sulpice où il venait souvent retremper ses forces spirituelles et qui, ayant connu Grignon, désirait fort se l'attacher. M. Lévêque dirigeait à Nantes la communauté de Saint-Clément, en principe maison de retraite pour le clergé, de formation pour les jeunes prêtres, foyer de missionnaires pour l'évangélisation des paroisses de la région nantaise.

Entre Nantes et Poitiers.

Arrivé à Saint-Clément en septembre 1700, M. de Montfort¹ y trouva surtout du désordre. Des pensionnaires, de catégories fort diverses, tiraient à hue et à dia, chacun entendant vivre à sa façon. Pas de discipline. Le Jansénisme sévissait, introduit et attisé par le maître de conférences de la communauté, l'as-

1. De plus en plus, Louis-Marie Grignon sera connu sous le nom de Montfort. Derrière lui, il a coupé tous les ponts. Le nom qu'il tient de son père doit lui-même disparaître à ses yeux, aux yeux de tous, puisqu'il rappelle les liens terrestres qu'il a brisés à jamais. X..., de Montfort-la-Cane, il ne veut pas être autre chose. Ce n'est plus lui-même, c'est Jésus qui vit en lui. Mais la gloire éternelle s'est emparée de sa propre personne sous le nom même qui le devait vouer à l'oubli.

tucieux et brillant M. de La Noë-Mesnard. M. Lévêque, trop âgé pour s'imposer, en gémissait, mais n'y pouvait rien. Dans un tel milieu, M. de Montfort ne se plut pas et ne plut pas. On prétendit qu'il se rangeât dans le parti des novateurs; l'homme de ferme doctrine qu'il était s'y refusa. Aussi fut-il accablé d'avaries. On lui dénia le droit de confesser et de prêcher des missions parce qu'il n'avait pas passé l'examen requis; or, cet examen, il ne voulait pas l'affronter, y ayant décelé un piège tendu à son orthodoxie.

Dès le 6 novembre, il alerte M. Leschassier. Il lui démontre que Saint-Clément n'est pas fait pour lui, que sa situation y est impossible. « Je me sens de grands désirs, écrit-il, de faire aimer Notre-Seigneur et sa Sainte Mère. Je ne puis m'empêcher, vu la nécessité de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui, sous l'étendard et la protection de la très Sainte Vierge, aillent, de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence. » Voilà ce qu'il faut retenir; Montfort sait parfaitement où il veut aller et ce pourquoi il est fait. Ce sont les missions qui l'attirent, et il voit un moyen pratique de s'y donner, celui de s'unir à M. Leuduger « grand missionnaire et homme de grande expérience ». Si sa vie donne une impression de décousu, d'incohérence, cette vie toute en zigzags, en arrivées et en départs, c'est le fait, non de son humeur, mais de circonstances contraires, d'hommes qui ne le comprennent pas ou le rebutent, de son esprit d'obéissance aussi qui le fait s'incliner toujours devant les ordres et même les conseils de directeurs ou supérieurs, souvent mal inspirés. Mais, au dedans de lui-même, il ne balance pas sur sa vocation particulière. Or, il ne reçoit de M. Leschassier qu'un bref billet daté du 31 décembre 1700, qui est d'un homme énervé, pressé. « Je ne puis rien vous dire sur M. Leuduger, n'ayant pas l'honneur de le connaître. Néanmoins, je ne voudrais pas vous empêcher de profiter

des avantages que vous pourriez trouver en sa compagnie. Donnez-vous à Notre-Seigneur et lui demandez qu'il vous fasse connaître sa volonté. » En somme, M. Leschassier invite Montfort à se débrouiller.

Sur ces entrefaites, en avril 1701, M. de Montfort se rend à l'abbaye de Fontevault. Deux de ses sœurs s'y trouvaient, de par la bienveillance de Mme de Montespan, occupée à faire en ce lieu pénitence de ses scandales. L'une d'elles devait recevoir l'habit. Montfort décida de se rendre à Fontevault à pied, ce qui le fit arriver au lendemain de la vêture. Encore une de ces particularités dont M. Leschassier se fût offusqué. Du moins, Montfort put-il prendre occasion de ce voyage pour présenter ses hommages à la bienfaitrice de ses sœurs. Celle-ci l'invitant à lui faire part de ses projets, il lui dit, avec sa simplicité coutumière, son désir de s'associer à des missionnaires. Mme de Montespan l'engagea à aller visiter, sous son égide, Mgr Girard, évêque de Poitiers, capable, pensait-elle, de comprendre et d'approuver son dessein.

Et M. de Montfort d'abattre aussitôt vingt-cinq lieues, toujours pédestrement, pour gagner Poitiers. Mgr Girard ne s'y trouvait pas. Les quatre jours que dura encore son absence, Montfort les passa en prières, de préférence dans la chapelle de l'hôpital. Les loqueteux qui l'y virent s'émerveillèrent que, prêtre, il fut aussi dénué et misérablement accoutré qu'eux-mêmes, et se cotisèrent — qui d'un denier, qui d'un sol — pour lui faire l'aumône, car il y a grande solidarité dans les cours de miracles. Là-dessus, Mgr Girard, de retour à son évêché, reçoit Montfort. Plus exactement, il l'éconduit, effaré de sa mine et de sa mise. Mais, ému par le gémissement des pauvres de l'hôpital qui réclament à grands cris Montfort comme aumônier, il le rappelle, l'avertit de son intention de lui confier l'aumônerie, l'invite à soumettre cette éventualité au jugement de M. Leschassier et, en attendant une solution, de s'en retourner à Nantes. Montfort écrit aussitôt à son directeur, par le menu, ce qui s'est

passé. Lui ayant relaté l'émouvante démarche des loqueteux de l'hospice : « Je bénis Dieu mille fois, fait-il, de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées et je remerciai les chers frères et sœurs de leur bonne volonté. Ils m'ont en ce temps-là pris en telle affection qu'ils disent tous publiquement que je serai leur prêtre, c'est-à-dire leur directeur, car il n'y en a point dans l'hôpital depuis un temps considérable, tant il est pauvre et abandonné. » Et il ajoute : « Je sacrifierais volontiers mon temps, ma santé et ma vie même, pour le salut des pauvres de cet hôpital abandonné, si vous le jugez à propos. » Nulle contradiction en ceci. Montfort cède à un pur mouvement d'amour. Toute son âme le porte aux Missions mais il est prêt à en faire le sacrifice pour les préférés de Jésus-Christ. Au reste, plus haut, il a écrit : « J'ai à la vérité beaucoup d'inclination à travailler au salut des pauvres en général mais non pas tant de me fixer et m'attacher dans un hôpital. Je me mets pourtant dans une entière indifférence, ne désirant que de faire la sainte volonté de Dieu... » La réponse de M. Leschassier est aussi décevante que possible. Vous ne me dites pas ceci, vous ne me dites pas cela, ronchonne-t-il : « Au reste, mon cher monsieur, il me sera difficile de vous déterminer quand vous m'aurez donné tous ces éclaircissements. Je ne suis pas assez éclairé pour des personnes dont la conduite n'est pas ordinaire. » Il est clair que M. Leschassier en a assez de son pénitent et voudrait n'en plus entendre parler. N'ayant pu le ramener à leur norme, ces messieurs de Saint-Sulpice ont gardé de cette expérience manquée amertume et méfiance qui, Montfort ne se résolvant pas à une « conduite ordinaire », sont en train de tourner à l'acrimonie et à l'abandon.

De fin mai à fin septembre 1701, Montfort est à Nantes, où il se débat, dans la communauté de Saint-Clément, avec les mêmes difficultés, voire aggravées. Mais il y a, en cette période, une date lumineuse. M. Lévêque l'envoie évangéliser, pendant une dizaine

de jours, la paroisse de Grand-Champ. Pour la première fois, des paysans de l'Ouest vont le voir arriver, missionnaire. Comment l'accueilleront-ils ? Ce n'est pas sa personne physique qui peut les séduire. Il est laid, de traits disgracieux, avec une grande bouche, et ce nez osseux, démesuré, que les imagiers d'aujourd'hui, avec une piété déplorable, s'efforcent de ramener à un canon plus esthétique. Et puis, il a toujours, dans ses manières, une singularité bien faite pour dérouter le bon public. Cependant son succès est complet. C'est que, dans la mission pour quoi il est fait, dans la mission, chose de Dieu, où il n'est question que de Dieu, de sa Mère et de ses saints, le génie de Montfort se déchaîne, son âme prend feu, et l'on ne voit plus que cela. Dans son temps de séminaire, Montfort a accumulé les thèmes de sermons et son verbe est magnifique. Même à Saint-Sulpice, on s'en était rendu compte par éclairs. La doctrine de sa prédication est à la fois riche et limpide, le développement vivant et imagé, le terme, souvent très réaliste, est juste et fait balle. Par là-dessus, une appropriation étonnante à l'âme populaire. Le résultat obtenu à Grand-Champ fait envoyer Montfort en plusieurs paroisses où il soulève les âmes.

Il reste que, pour Montfort, la communauté de Saint-Clément est inviable. Aussi, quand Mgr Girard lui fait savoir, le 25 août 1701, que l'aumônerie de l'hôpital l'attend, il n'hésite pas, pour ce qui est de lui, à quitter Nantes pour Poitiers. Bien entendu, il en demande permission à M. Leschassier. Songe-t-il à abandonner les Missions ? Loin de là : il écrit à son directeur : « L'espérance que je pourrais avoir de m'étendre avec le temps dans la ville et dans la campagne pour profiter à plusieurs, peut seule me donner quelque inclination d'aller à l'hôpital. Le catéchisme aux pauvres de la ville et de la campagne est mon élément. » Entendez ici catéchisme au sens large d'évangélisation. M. Leschassier donne son approbation, le plus désagréablement qu'il peut et non pas,

bien entendu, sans recommander à son dirigé de suivre « les règles ordinaires » et de ne pas s'en écarter « sous prétexte de dévotion ».

Aumônier à l'hôpital de Poitiers.

Alors commence une des plus étonnantes et fécondes périodes de la vie de Montfort. Des premiers jours d'octobre à fin novembre, il dut attendre, pour prendre ses fonctions, la réunion du conseil d'administration de l'hôpital, alors en vacances, et dont dépendait son admission officielle. L'évêque l'installa provisoirement dans le petit séminaire Saint-Charles, lui donnant tous pouvoirs et toute latitude d'exercer son zèle apostolique dans la ville. De quoi M. de Montfort s'acquitta à sa manière dévorante. Visites aux pauvres de l'hôpital et aux prisonniers, catéchisme aux enfants, et aussi aux mendiants, dans une chapelle de Saint-Nicolas, puis, à cause de l'affluence, sous les Halles, fondation enfin de sociétés pour les écoliers et jeunes gens. Ces sociétés groupaient surtout des externes du collège des Jésuites qui, n'ayant pas leur famille à Poitiers, logeaient dans des pensions particulières, et se trouvaient livrés à eux-mêmes. Il en fit une élite et les moins ardents à embrasser une vie chrétienne ne furent pas les plus libertins; quelques paroles du jeune prêtre avaient suffi à les jeter au Christ. Ainsi se constituait une réserve d'apôtres qui, plus tard, serviront ses surnaturels desseins. Il fonda aussi une association de filles et ce sera le noyau des Filles de la Sagesse.

Aumônier, Montfort fait pratiquement aussi fonction de directeur. Dès son arrivée, il constate que tout va à vau-l'eau — « une pauvre Babylone », dit-il de l'établissement — et prend en main, à la grande satisfaction des supérieurs, une réforme générale. Il entend introduire et faire observer une règle. Il fixe l'heure du lever, du coucher, de la prière vocale, du chapelet en commun, du réfectoire en commun,

des cantiques et même de l'oraison mentale. Les revenus de l'hôpital étant insuffisants, il s'improvise quêteur, à travers la ville, une bourse à la main pour les dons en argent et suivi d'un âne, portant des paniers, pour les dons en nature. Il organise une répartition rationnelle du pain. Surtout, il fait rayonner partout son âme — et quelle âme dont la tendresse pour les déshérités de la vie est sans limites ! Il la leur témoigne d'abord en vivant comme eux, gîté dans une soupente, et refusant les honoraires auxquels il avait droit. Il entoura de prévenances ses pauvres — ils étaient, de tout sexe et âge, quatre cents — les soignant, les consolant, les dorlotant. Une fois, comme certains soins à donner, particulièrement répugnants, avaient fait se cabrer en lui la nature, il prit, pour mater cette instinctive révolte, un verre rempli du pus d'un ulcère et l'avalait d'un trait. De telles victoires sur soi-même le cuirassaient contre le pire.

La médiocrité humaine se satisfait davantage du laisser-aller que de la règle ; et les jaloux n'aiment pas qui réussit. Il y eut cabale parmi les cadres, auxquels se joignirent quelques pensionnaires aigris. Elle se manifesta si violemment que Montfort dut se réfugier chez les Jésuites où il fit retraite. Or, quand il en sortit, l'animateur du complot tomba malade et mourut peu après ; la supérieure, sa complice, le suivit aussitôt dans la tombe ; quatre-vingts pauvres tombèrent malades ; plusieurs moururent. On reconnut la main de Dieu qui passait. Montfort put reprendre son ministère. Pour améliorer l'atmosphère de la maison qui pâtissait particulièrement du mécontentement de ses « gouvernantes » séculières¹, il groupa, en une association pieuse, quelques femmes hospitalisées, plus ou moins infirmes, et mit à leur tête une aveugle. Voilà bien le sublime paradoxe

1. Ces gouvernantes n'étaient pas, en effet, des religieuses, et le règlement qu'entendait leur imposer Montfort était, de fait, bien roide pour des laïques.

montfortain. De belles âmes habitaient ces corps débiles et contrefaits ; n'est-ce point assez pour faire éclater la gloire de Dieu ? Montfort avait raison contre la raison. De jour en jour s'étendit, bienfaisant, le rayonnement du foyer de ferveur qu'il avait ainsi créé.

En juillet-octobre 1702, Montfort profite des vacances pour aller à Paris. Il s'y occupe de sa chère sœur Louise qui se trouvait abandonnée de sa protectrice, Mme de Montespan, et sans ressources. Il la fait entrer chez les bénédictines du Saint-Sacrement, où elle deviendra bientôt la sœur Marie-Bernard, et revient à Poitiers, à la fin d'octobre. Il y trouve sa petite association aussi fervente qu'avant son départ. Parmi ces pieuses filles, il y a maintenant Marie-Louise Trichet, qui deviendra, sous le nom de sœur Marie-Louise de Jésus, la première supérieure générale des Filles de la Sagesse.

Tout Poitiers retentit de Montfort, soit que la ville clabaude et s'indigne, soit qu'elle s'émerveille. Mais le courant hostile l'emporte, car sa personnalité puissante fait craquer trop de cadres, bouscule trop de conventions, de pharisaïsmes, d'usages établis. Et puis, le Jansénisme, irréductible ennemi du héraut de la miséricorde et de l'amour divins, s'inquiète, intrigue, réussit à impressionner le nouvel évêque de Poitiers, Mgr de la Poype de Vertrieu. Là-dessus, en un de ces éclats dont il est coutumier, quand le péché s'étale trop insolemment et fait scandale, il avise des jeunes gens qui, se baignant dans le Clain, manquent à la pudeur devant les lavandières. Il s'arme de la discipline qu'il porte toujours sur lui et en fustige les impudiques. Les parents portent plainte à l'évêché et l'évêque interdit à Montfort de célébrer la messe. Le Père de la Tour, jésuite, intervient en faveur de Montfort. L'interdit est levé. Mais l'atmosphère avait été trop troublée par les passions. La position devenait intenable pour l'aumônier à l'hôpital, et, en ville, pour l'apôtre. On signifia à Montfort qu'il devait s'en aller et il s'en alla.

Séjour à Paris.

Quelle dérélliction ! Quelle solitude ! Tout ce qu'il a entrepris semble s'écrouler. Il n'a plus un appui. M. Leschassier lui-même ne l'a-t-il pas abandonné, dès novembre 1701, en l'invitant sans ambages à prendre un autre directeur ? Il y a pis : passant par Angers, quand il se rendit à Paris dans l'été de 1702, il avait voulu présenter ses devoirs à M. Brenier, alors supérieur du grand séminaire de cette ville. M. Brenier l'avait honteusement chassé, sans même offrir un repas à ce pèlerin exténué et affamé. Arrivé à Paris, Montfort, doucement, humblement obstiné à rester fidèle à M. Leschassier, était allé lui rendre visite et M. Leschassier, dur et dédaigneux, n'avait pas voulu l'entendre. C'est dire que, de Saint-Sulpice, il ne pouvait rien espérer. L'ami Blain lui-même, influencé par ces messieurs, ne s'était-il pas refroidi à son égard ? Cependant, c'est à Paris qu'il va. Ne cherchons pas à ce choix d'humaines raisons. Il obéit, selon son propre témoignage, à une impulsion de l'Esprit Saint.

Arrivé en avril 1703, il passe cinq mois à l'hôpital de la Salpêtrière, soigné d'abord, puis soignant lui-même ses chers pauvres. Il en est congédié brutalement. Il élit domicile dans une soupenne de la rue du Pot-de-Fer, fait son repas des restes du couvent des bénédictines du Saint-Sacrement. Son ministère ? Il n'a pas de peine à trouver des miséreux à Paris. Il leur parle de Jésus-Christ crucifié, de sa tendre Mère, les console, les confesse, prêche en quelques églises. Tout cela dans la pénombre. Mais il ne peut passer inaperçu. Une lumière émane de lui. Ses conversions font le bruit qu'il ne fait pas. On en parle au cardinal de Noailles qui l'envoie réformer les ermites du mont Valérien, société de pieux laïques, bien déchues de leur ferveur primitive. Par son seul exemple, il les régénère, fait passer en eux sa flamme. Parmi tous ces travaux, il ne lâche pas l'idée-mère de son aposto-

lat, sa vocation essentielle : les Missions. Ce serait ne rien comprendre à Montfort que de l'imaginer, quand les circonstances ou les hommes le criblent de contradictions et d'épreuves, en désarroi. Il reste dans une paix profonde et joyeuse et, malgré les apparences, suit le chemin de sa vocation propre. A Poitiers, où il semble avoir tout perdu, le germe de l'institut des Filles de la Sagesse est en bonne terre. Il songe plus que jamais à réaliser son grand rêve : une société de missionnaires. A Paris, il revoit son ancien condisciple de Rennes, Claude Poullard des Places, qui a fondé le séminaire du Saint-Esprit, communauté de clercs, recrutés parmi les moins fortunés, et voués à aller partout où il est besoin de prêcher la parole de Dieu. Poullard des Places est un homme du XVII^e siècle, de la famille intellectuelle et spirituelle de Jean-Baptiste de la Salle. Montfort est un homme du moyen âge qui travaille les âmes par les moyens les plus étrangers à ce XVIII^e siècle où il se meut. Mais ils ont en commun l'amour passionné du Pauvre et de Jésus-Christ. Poullard accepte la proposition de Montfort qui est de faire de sa communauté une pépinière pour la future société de Montfort.

Un an s'était écoulé. En mars 1704, il reçoit, par l'intermédiaire de M. Leschassier, une lettre qui le bouleverse : « Nous, lut-il, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable Pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignon. Hélas ! monsieur, nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes. Nous voyons tous les jours visiblement que l'édifice qu'il avait commencé, pour n'être pas assez affermi, se va détruisant petit à petit et comme, dans cette maison, c'est un flux et un reflux de monde qui entre et qui sort, il y a toujours à convertir plusieurs âmes... Pardon, mon bon monsieur, de la hardiesse que nous prenons ; c'est notre indigence de toute manière qui nous fait vous importuner et les grandes

peines que nous avons... Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu. » Cela était signé : les Pauvres de Poitiers. Comment M. Leschassier ne fut-il pas éclairé et ému en ses profondeurs « ordinaires » par cette prière gémissante ? Montfort, en tout cas, n'y peut résister : il part pour Poitiers.

Derechef Poitiers.

Il revient à l'hôpital, vers avril, sous le couvert de ses pauvres, mais aussi — ce qu'il ignorait — de Mgr de la Poype de Vertrieu qui l'a réclamé à deux reprises aux Sulpiciens sans qu'ils aient daigné répondre. Tant chez les administrateurs qui lui donnent pratiquement les fonctions de directeur, que chez les pensionnaires, c'est un joyeux enthousiasme ; feu de joie, mais qui s'éteint vite. La conjuration, au bout de quelques mois, se ranima. Le P. de la Tour lui conseilla de démissionner. Il voulut solliciter le conseil de Marie-Louise de Jésus, dont le jugement égalait la vertu ; elle ne parla pas autrement. Il décida alors de s'en aller. « Quant à vous, dit-il à la sœur Marie-Louise, ne quittez point vous-même cet hôpital avant dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne ce ferait qu'au bout de ce temps, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient remplis. » Ce disant, comme on le verra, il prophétisait. Le soir même, il démissionna. C'en est bien fini maintenant avec l'hôpital.

Mgr de la Poype qui l'admire, l'aime et le soutient, l'autorise à donner des missions dans la ville et les campagnes voisines. Montfort débute par le quartier très mal famé de Montbernage. La mission obtint un tel succès qu'elle se termina par une procession monstre à travers ce faubourg où abondaient mauvais garçons, filles publiques et détraqués en série. Partout où il passe, il en sera ainsi. Mais un incident viendra tout compromettre. Au cours d'une mission

qu'il prêche en l'église des religieuses du Calvaire, il convainc ceux de ses auditeurs qui ont, en leurs bibliothèques, de mauvais livres, de les porter sur la grande place pour y mettre publiquement le feu. De triestes farceurs plantèrent sur le tas une effigie impudique. Aussitôt les gens de le tourner en raillerie : « M. de Montfort va brûler le diable ! » Le vicaire général, M. de Villeroi, alerté, accourt, et blâme à haute voix, en termes sévères et devant tous, le missionnaire. Celui-ci accueille cette admonestation avec une humilité et une soumission profondes... Il continue ses missions avec le même brio, et ce sont d'étourdissantes victoires apostoliques : ainsi transforme-t-il tel jardin, où se rencontrent les débauchés, en un lieu de prières. Mais l'incident de Montbernage a été, en sous-main, habilement exploité. Mgr de la Poype, cédant à une cabale des jansénistes, défend à Montfort toute prédication. L'apôtre abandonne le diocèse de Poitiers, où il ne fera plus que des apparitions fugitives.

Rome.

Entre temps, il avait fait merveilleuse recrue, celle de Mathurin Rangeard, jeune homme qu'il avait rencontré, priant dans une église et qui s'est attaché à lui irrévocablement. Pour l'heure, il lui enjoint de l'attendre aux alentours de Poitiers, car il allait trop loin, et de trop incommode façon, pour se laisser accompagner. Montfort, en effet, a décidé de se rendre à Rome, auprès du pape, et de faire le voyage à pied, comme il a accoutumé depuis le temps qu'il quitta Rennes. Ce n'est pas un coup de tête, quelque envol de chimère. Il a un dessein fort précis. On se laisse généralement dérouter par les méandres imprévus et apparemment désordonnés de son existence, on s'arrête trop à ses saillies excessives, on ne voit pas assez avec quelle fermeté, à la fois persévérante et souple, avec quelle lucidité et quelle sagesse dans le choix des moyens, il s'applique à réaliser sa vocation excep-

tionnelle de missionnaire. Rome est un pèlerinage qui comblera son cœur si ardemment catholique, qui satisfera ses puissances de rêve, qui lui permettra de prier auprès du tombeau des Apôtres pour ses chers pauvres et pour les pécheurs, mais le but qui le met en marche, c'est, lâché par les Sulpiciens, banni du diocèse de Poitiers, contredit dans les plus hautes sphères ecclésiastiques avec acharnement, de se faire approuver et confirmer, comme missionnaire apostolique, par le pape en personne. Le meilleur des témoins, le jésuite de la Tour, à qui il en fit confiance, nous dit expressément qu'il comptait, par ce voyage, obtenir « son ministère plus efficace pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ». Voilà le but que Montfort poursuit. Par ailleurs, il a judicieusement choisi et sollicité son introducteur auprès de Clément XI : le théatin Tommasi, confesseur du pape, qui recevra le chapeau en 1712 et sera béatifié en 1803. Cet influent personnage est, comme tous les religieux de son ordre, un fervent propagateur de la dévotion du Saint-Eclavage de Jésus par Marie. Par là, c'est l'homme fait entre tous pour comprendre Montfort. De fait, dévot de Marie, il recevra à bras ouverts son chevalier de France ; saint, il discernera, du premier coup d'œil, le saint. Au surplus, Montfort prend à Rome le temps qu'il faut pour se faire connaître et de Tommasi et de toutes personnalités utiles, puisque, arrivé au début de mai 1706, il n'est reçu par le pape que le 6 juin. Clément XI était donc bien informé quand il lui donna audience. Le pape de la bulle *Unigenitus* n'ignorait pas non plus que les jansénistes excraient celui qu'il allait recevoir. Les résultats de l'entrevue ne furent pas moins précis, tels en vérité que Montfort les désirait. Comme il parlait de prêcher l'Évangile aux infidèles : « Vous avez, monsieur, lui dit le Souverain Pontife, un assez grand champ en France pour exercer votre zèle ; n'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé.

Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. » Puis, comme nous le verrons, le pape l'orienta nettement, entre autres buts apostoliques, vers l'éducation de l'enfance. C'étaient à la fois une approbation et un encouragement très explicites que Clément XI renforça en donnant à Montfort le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. Cette grave affaire, si sagement préparée, si heureusement conduite et avec tant d'intelligence pratique, est comme sublimée par ce lyrisme intérieur, cet ascétisme pathétique qui composent autour de toute démarche de Montfort un halo qui n'est que de lui. Il revient comme il est parti, sans un denier en poche, mendiant dans les bourgs sa subsistance, couchant dans les granges, ou, rebuté par les gens, dans les vestibules des églises. Sur les routes, il récite son chapelet, compose et chante ses fameux cantiques, s'exalte aux lieux saints qu'il rencontre et visite. La poussière des chemins, aux soleils couchants d'Italie, de Provence et de Languedoc, élève sous ses pas une nuée d'or.

Au seuil du grand œuvre.

Il a trente-trois ans et le voici maintenant devant son épopée missionnaire : dix ans au cours desquels il évangélisera sans répit les pays d'Ouest. Il y aura dans cette dernière et glorieuse époque deux périodes bien distinctes : l'une qui va de ce mois de mai 1706 à 1710, où son apostolat, tantôt réclamé, tantôt refoulé, se heurte à la méfiance, voire à l'hostilité, des administrations diocésaines, l'autre de 1710 à 1716 où il rencontrera enfin ce qu'il n'a jamais jusque-là connu : l'appui déclaré et fidèle de deux évêques : celui de La Rochelle et celui de Luçon.

Le 25 août, Montfort arrivait à Ligugé, à une lieue de Poitiers : Mathurin Rangeard, disons maintenant Frère Mathurin, qui l'y attendait, reste sans voix quand le pèlerin lui apparaît, tenant souliers d'une main, chapelet de l'autre, et chapeau sous le bras.

Il a les pieds boursoufflés et saignants; les traits de son long visage forment de profonds sillons de fatigue; sa contenance trahit l'épuisement. Mais il ne vient pas pour se reposer : en route, Frère Mathurin, en route ! Avec son compagnon, Montfort se rend à Poitiers, mais il y pent à peine rester vingt-quatre heures. La ville, où il est reconnu par ses ennemis, le vomit aussitôt. Il se concentre aux environs de Poitiers, dans une retraite de huit jours, pour y prendre le vent, le vent de Dieu. Puis, il va pèleriner à Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, au mont Saint-Michel. Frère Mathurin commence à prendre la mesure des rudes randonnées pédestres de son maître. Montfort reflue sur Rennes, seule ville de la région qui lui reste ouverte. Là, il est un évêque qui s'oppose fermement au jansénisme. Il pourra missionner dans le diocèse. Sa famille est toujours à Rennes ; mais il n'appartient plus qu'au Christ et à sa Mère; il n'est plus Louis Grignon; couvert du nom de Jésus, il ne logera pas sous le toit familial, mais dans une pauvre auberge à rouliers. Une fois seulement il acceptera de prendre repas chez ses parents. Pendant quinze jours, il prêche dans les églises, les séminaires, donne des conférences chez ses anciens maîtres, les Jésuites. Mais les calomnies de Poitiers ont couru jusqu'à Rennes. Sa barque apostolique à peine amarrée, il doit lever l'ancre, et, en cette fin de 1706, passant par la Bachelleraie, le pays de son enfance, où il rend visite à sa bonne femme de nourrice, la mère André, il se rend à Dinan, dans le diocèse de Saint-Brienc, où il prêche notamment aux soldats de la garnison, puis il évangélise les alentours. Une solution providentielle s'offre à lui. « Il me vient des désirs de m'unir à M. Leuduger, grand missionnaire », avait-il écrit à M. Leschassier au temps de la communauté de Saint-Clément. Or, M. Leuduger, supérieur des missionnaires de Saint-Brienc, averti de sa présence, lui offre spontanément de se joindre à lui. Il s'insère ainsi dans un cadre qui lui est protection. Et ce sont missions sur missions à La Chèze,

à Plumieux, à Moncontour, sans préjudice d'un magnifique travail apostolique à Saint-Brienc. Mais il est dit que toute stabilité lui sera refusée. Il a, au cours de ses missions, de magnifiques audaces, dont M. Leuduger, ami des moyennes, s'effraie et quelques autres missionnaires avec lui. De nouveau, Montfort est invité à quitter les lieux.

Comme tous les grands saints, quand l'épreuve se fait démesurée, asphyxiante — ainsi procédait son contemporain Jean-Baptiste de la Salle — Montfort se replie dans la retraite. Il se souvient qu'entre sa ville natale et la Bachelleraie, il est, sur une éminence cernée de forêts, un prieuré en ruines dont subsiste, seule respectée par le temps, la chapelle. C'est là qu'il se réfugie, au cours de l'automne de 1707, avec le Frère Mathurin et un compagnon qui vient de se joindre à eux, le Frère Jean. L'existence qu'il y mène, durant une année, n'est pas uniquement érémitique. Certes, il se ménage de longs jours de solitude, dans les oraisons et les macérations, mais sa renommée attire de vraies foules qu'il porte au point d'incandescence. C'est une sorte de mission permanente dans les bois. Plusieurs fois, il ira même donner de véritables missions au dehors, notamment en sa ville natale. Il fut prophète en son pays : cette mission à Montfort fut un de ses grands succès. M. et Mme Grignon étaient venus de Rennes; ils lui firent accepter, à force d'insistance, de dîner avec eux. Ainsi fit-il, mais il arriva suivi d'un cortège de mendiants et, à la stupeur générale, les fit placer à table, à la place d'honneur. Auparavant, il les avait présentés : « Voilà, mes chers amis, messieurs les Pauvres de Jésus-Christ. » C'est par de telles leçons qu'il rappelait l'Évangile et sa loi d'amour.

Seulement, les jansénistes, là comme ailleurs, veillaient, pestaient en leur cœur sec et intriguaient. L'évêque, Mgr Desmaretz, leur était favorable et soumit Montfort à un tel régime qu'il lui rendit l'apostolat impossible. Une fois de plus, le missionnaire dut par-

tir. La chapelle de Saint-Lazare, restaurée, embellie par ses soins et ceux des Frères, était devenue le sanctuaire de Notre-Dame de la Sagesse ; il la confia à la garde d'une sainte femme du pays, Guillemette Rouxel. Celle-ci prit la consigne à la lettre ; elle s'établit sur les lieux, ne vivant que d'aumônes et il en fut ainsi pendant vingt ans. C'est le propre de Montfort que de susciter de puissantes fidélités. Là-bas, à l'hôpital de Poitiers, dans un héroïque isolement, Marie-Louise de Jésus, de son côté, égrène sans broncher les dix années d'attente que Montfort lui a imposées.

A Nantes.

Le diocèse de Nantes possède heureusement un vicaire général, de ferme doctrine, de vraie valeur et de grande vertu, M. Barin, qui est au fait de la question Montfort et souhaite, pour son diocèse, le passage de ce holidé de Dieu. De plus, tant par sa famille, une des premières de Nantes, que par le crédit dont il jouit auprès de l'évêque, Mgr Gilles de Beauvau, il est fort influent. Sur la fin de 1703, il fait signe au missionnaire, que Saint-Brieuc, après Rennes, après Poitiers, ont rejeté et celui-ci accourt. A Nantes, Montfort trouvera aussi le puissant appui des Jésuites qui nulle part ne lui a manqué. Pour reprendre le mot savoureux de Blain, ce n'est pas eux qui, à l'instar des Sulpiciens, l'auraient cru saint sans le croire dans la voie des saints. Ainsi le P. de la Tour l'a-t-il soutenu à Poitiers. Dans l'accablante année qu'il a passée à Paris, en 1703-1704, qui donc, presque seul, l'a encouragé, approuvé, sinon le P. Descartes, son ancien directeur du collège de Rennes ? A Rennes même, tous les Pères lui avaient fait fête. A Nantes, le P. Joubert sera son confesseur compréhensif dont le concours ne fléchira point. Par la longueur et la profondeur de leur formation, leur puissance d'adaptation, par l'envergure et la variété de leurs travaux apostoliques, les Jésuites sont, entre

tous, faits pour discerner et comprendre un Montfort, sans se scandaliser ni s'émouvoir des soubresauts de ce tempérament original... Par eux comme par Barin, Montfort va bénéficier à Nantes d'une atmosphère heureusement neuve. A Nantes, il n'aura pas seulement pour lui, comme partout ailleurs, le cœur populaire. La protection de M. Barin, et aussi sans doute l'appui des Jésuites, lui ont valu de solides amitiés dans la noblesse et la haute bourgeoisie nantaises. Celle de la présidente de Cornulier, par exemple, et de sa famille. Un passage de la correspondance de l'intendant de Bretagne, Ferrand, est révélateur : « Je me divertis bien hier, aux Croix, avec la présidente de Cornulier sur le Grignonisme dont elle est plus infatuée que l'abbé Barin. »

Vous diriez d'un papotage de Mme de Sévigné à propos de Bourdaloue ou de quelque prédicateur à la mode. En fait, ce que pense Montfort du monde et des mondains, il l'a fait savoir une fois pour toutes. Tel de ses cantiques et d'ailleurs toute sa conduite en témoignent. A Nantes comme ailleurs, son sublime parti pris pour la pauvreté les éclabousse. Mais son amour des âmes n'exclut aucune condition, fût-elle très élevée selon le monde. Une âme faite pour le bien, il l'abordera, s'il le faut, au milieu des pompes du siècle et avec des manières qui surprendront ceux qui voient en lui un saint sans doute, mais le plus fruste des hommes. Il témoigne alors de la bonne éducation reçue dans son enfance et de ses années de formation chez les Jésuites de Rennes. Au témoignage d'une jeune femme fort brillante, point du tout dévote, qui pensait s'amuser de lui et, au contraire, l'ayant entendu, puis ayant causé avec lui, l'admira, on trouvait auprès de lui « de quoi s'instruire et se recréer » ; il savait prendre « en badinant, sans jamais s'en fâcher... » telle parole un peu étourdie. C'est qu'en celle-ci ou celle-là, il savait voir, derrière les allures de perruche, une aspiration vers le bien dont ce grand convertisseur faisait merveille.

Il ne bride pas pour autant la fougue de ses réactions publiques, ni l'audace de ses méthodes d'apostolat. Il s'oppose en pleine rue au scandale de certaines intrigues amoureuses, de telle façon que les étudiants, dont il dérange ainsi les transports, le laisseraient plus mort que vif sur le pavé, si quelques artisans n'intervenaient. Ailleurs, il voit des soldats autour d'une table de jeu ; sachant que cela finit presque toujours par des bagarres souvent sanglantes, il n'hésite pas, renverse la table d'un coup de pied, la réduit en morceaux ; il manqua, ce jour-là encore, d'être occis. Pour prêcher la parole de Dieu, il entrait jusque dans les maisons closes. Les prostituées, le voyant se jeter à genoux pour implorer la miséricorde de Dieu, en restaient stupéfiées. Tel de leurs clients, un jour, pointa son épée sur la gorge du trouble-fête : « Oh ! monsieur, fit le missionnaire, ôtez-moi la vie. Je vous pardonnerai pourvu que vous me promettiez de vous convertir, car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne. » Les traits de ce genre s'étaient multipliés au cours de son apostolat antérieur à Poitiers, Rennes et autres lieux. La vue du péché est insupportable à Montfort ; l'horreur qu'il en ressent est telle qu'elle en devient physique ; elle provoque instantanément la mise en action de son sang tumultueux, de ses muscles puissants. Il se souvient toujours de la table des changeurs et de ce que Jésus en fit. Il reste que la tâche des protecteurs du bouillant apôtre n'est pas dans ces conditions une sinécure. Il leur faut sans cesse intervenir, régler des incidents, provoqués par les intérêts lésés, apaiser des mécontentements, souvent redoutables parce que haut placés. M. Barin dut avoir fort à faire et aussi les Jésuites.

Pendant plus de deux ans, mettant à profit la faveur de l'administration diocésaine, Montfort missionne et moissonne sans répit, à Saint-Similien, à Vallet, à la Remaudière, à Pontchâteau, à Landemont, à la Chevrolière, à Saint-Blaise-de-Vertou, à Cambon, à Saint-

Fiacre, en d'autres lieux, secondé, en maintes de ces missions, par deux prêtres nantais, MM. Ernand des Bastières et Olivier. Le paroxysme de son activité se situe en ce terrible hiver de 1709 où le verglas, le gel, la neige alternèrent avec d'inimaginables cataractes, suivies d'inondations. L'admirable est que toutes ces rigueurs conjuguées, qui faisaient périr jusqu'aux chèvres, ne purent détourner de la prédication de Montfort ses foules habituelles. C'est par ces températures inhumaines ou sous le ruissellement des cieux que les hommes, pieds nus par pénitence, portaient au sommet des collines les statues et matériaux des calvaires que faisait édifier Montfort. La sainteté seule, par sa surnaturelle valeur d'entraînement, peut rendre compte de telles abnégations collectives. Et cependant la plus triomphale, la plus conquérante de ces missions devait voir l'apostolat de Montfort brisé dans le diocèse de Nantes.

En mai 1709, comme cette mission, celle de Pontchâteau, s'achevait, Montfort déclara qu'il convenait d'ériger en ces lieux un calvaire géant. Pour le dresser, il ne voulait d'autres ouvriers que les humbles amoureux de la gloire de Jésus crucifié, ces hommes, ces femmes qui l'écoutaient et tous ceux aussi qui viendraient du pays breton, animés par la même foi... Que ne pouvait-il demander ? Cette foule, que, de ses soucis terriens, il jetait à l'Eternel, l'eût suivi jusqu'au bout du monde. Montfort avisa, sur la lande de la Madeleine, une modeste éminence qu'il décida de transformer en colline. Autour de ce renflement de terrain, on creusa une douve. Avec la terre ainsi extraite, on fit le « mont » sacré. Cela signifiait huit mille mètres cubes de terre à extraire et deux millions quatre cent mille kilos à transporter à dos d'homme. Une muraille de quatre-vingts pieds de circonférence soutint le sommet, une autre de quatre cents pieds encercla la base. La croix du Christ fut taillée dans un châtaignier, orgueil des landes de Camoël, de cinquante pieds de haut. Il fallut douze pai-

res de bœufs pour l'amener sur place. Flanquée des croix des larrons, elle domina chapelles et stations du calvaire qui s'échelonnaient sur le monticule. Tout alentour, une procession d'arbres formait rosaire : des cyprès, dix par dix, figurant les *ave*, des sapins les *Pater*. Quatre à cinq cents personnes se relayèrent, pendant quinze mois, pour mener à bien ce gigantesque travail : paysans surtout, mais aussi prêtres, châtelains, dames, jeunes filles. Nul autre salaire que l'autorisation, le soir venu, de se recueillir devant la statue du Christ crucifié. L'âme du moyen âge, l'âme des bâtisseurs de cathédrales surgissait ainsi miraculeusement du XVIII^e siècle blasé et déjà, par larges zones, sceptique.

Mais tandis que s'élaborait le grand œuvre, se reformait la contradiction mystérieuse qui se lève sous chaque pas de Montfort et freine brutalement son élan, à l'heure où il atteint le triomphe. C'était une forteresse de la foi qu'avait élevée Montfort. Les douves et souterrains qui la figuraient symboliquement, donnèrent ombre à M. de Châteaurenault, gouverneur de Bretagne, ancien homme de mer qui, à force d'avoir pourchassé les navires anglais, avait la phobie et l'obsession de l'Anglais dont il croyait voir partout l'action néfaste. Il s'avisa, un peu tard, que cette construction pourrait bien servir, par d'obscures complicités dont Montfort serait l'agent conscient ou inconscient, la cause de ses vieux adversaires. D'où rapports, enquêtes, intrigues, et finalement le coup de foudre de l'ordre royal à M. de Châteaurenault : « Sa Majesté ayant scieu, monsieur, que ce Calvaire estoit plus propre à donner retraite à des gens de mauvaise volonté qu'à entretenir la dévotion des peuples, Elle m'a ordonné de vous écrire que son intention est que tout ce qui a esté fait soit détruit, que les fossés soient entièrement comblez de la terre qui en a esté tirée et les croix, les figures de dévotion et les autres établissements supprimés. » Ainsi fut fait. Un autre cœur que celui de Montfort eût sombré dans cet océan d'amertume. Mais lui, comme on le

voulait consoler : « Je n'en suis ni bien aise, ni fâché. Le Seigneur a permis que j'aie fait faire ce Calvaire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint Nom soit béni. » Et, levant les mains et les yeux au ciel : « J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois que de m'opposer à vos saintes volontés ! »

Le froncement de sourcil du grand roi rendit Mgr Gilles de Beauvau sourcilieux à son tour. Montfort était en pleine mission à Saint-Molf quand il reçut de l'évêque ordre de laisser là immédiatement sa mission et de cesser tout ministère dans le diocèse de Nantes. Il supporta ceci comme cela, sans une plainte. Il regagna la maison dite de la Cour-Catuit, dans la rue des Hauts-Pavés, où il se retirait pour faire oraison entre deux missions. Il avait pu l'acquérir d'une excellente veuve chrétienne, Mme Olivier, mère de l'un des deux prêtres (l'autre étant M. des Bastières) qui l'accompagnaient dans ses missions nantaises. Cette maison, dont on voit encore à Nantes les murs grisâtres et les toits gondolés, on imagine bien que Montfort ne l'affecta point à son seul usage personnel. Bien vite, il y avait recueilli quelques mendiants, atteints d'ulcères. Il avait constaté que la ville de Nantes laissait à l'abandon vieillards, invalides, pauvres hères dont la médecine ne pouvait guérir les plaies purulentes. C'est un véritable petit hôpital d'incurables qu'il avait établi ainsi, dont il s'occupait dans les intervalles de ses missions et auquel il se voua entièrement au lendemain de l'affaire de Pontchâteau, c'est-à-dire durant tout l'hiver de 1710 à 1711. Une de ses dirigées, qu'on appela sœur Mathurine, s'en occupait. En décembre 1710, s'y adjoignit Mlle Elisabeth Dauvain, fille d'un marchand drapier. L'hôpital des incurables ne fut pas la seule des fondations nantaises de Montfort. Il créa deux fraternités, la *Société des cœurs voués à Marie, reine des cœurs*, en la paroisse de Saint-Donatien, et ces *Amis de la Croix* à Saint-Clément, qui lui furent l'occasion

d'écrire, sous forme de lettre, une page de lumière et de feu.

Sa présence à Nantes, si discrète qu'elle fût et comme enfouie parmi ses pauvres, continuait d'irriter les ennemis d'envergure qu'il s'était faits par ses audaces. Pour les administrations, un saint est toujours un gêneur, surtout doué d'une personnalité aussi tranchée que celle de Montfort, et les fonctionnaires n'aiment pas les « histoires ». L'intendant général Ferrand ne pardonnait pas au missionnaire les ennuis que lui avait valu Pontchâteau. Sa correspondance trahit son acrimonie persistante. C'est un fou, c'est un extravagant, écrivait-il, « M. de Nantes (l'évêque) l'est plus que Grignon de ne pas le chasser de son diocèse. » Ces propos colportés chatouillèrent désagréablement les oreilles de Mgr de Beauvau qui invita Montfort à évacuer son territoire. Où aller ? Montfort offrit ses services à Mgr de Lescure, évêque de Luçon et à Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle. Ce n'était pas au hasard : l'un et l'autre étaient des adversaires résolus et militants du jansénisme et fort amis de l'apôtre. Quant à Mgr de Lescure¹, il était renommé pour sa piété, sa vertu, son zèle hors du commun. C'était une sainte âme faite pour comprendre un saint. L'offre de Montfort fut, à Luçon comme à La Rochelle, acceptée avec enthousiasme.

En mars 1711, M. de Montfort se dirige vers Luçon, flanqué du Frère Mathurin et de M. des Bastières. Chemin faisant, il donne une mission à la Garnache. Il en devait donner une aussi à Saint-Hilaire-de-Loulay, sur la demande du curé, mais celui-ci, prévenu entre temps contre le missionnaire, le chasse dès qu'il le voit. Arrivé à Luçon, les Jésuites, auxquels il va rendre visite aussitôt, lui font fête et aussi les Capucins qui, depuis saint François, s'y connaissent en apostolat pédestre et peuvent saluer en lui un

1. De cette famille de Lescure est issu le général de ce nom, qui s'illustra dans les guerres de Vendée et qu'on appelait « le saint du Poitou ».

maître sublime de la route. L'évêque l'accueille avec bonne grâce, le fait prêcher à la cathédrale et lui conseille de commencer son apostolat par La Rochelle. Ainsi fait-il. En cette ville, un jésuite, le P. Collusson, l'introduit auprès de Mgr de Champflour.

Dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon.

Et maintenant, pendant six ans, son activité va surpasser celle, pourtant prodigieuse, qu'il a déployée jusqu'ici. Epreuves d'autre sorte, contradictions, embûches, attaques, qui mettront même maintes fois sa vie en danger, vont abonder. Mais l'opposition ne lui viendra plus d'où elle est douloureuse entre toutes au cœur des saints. Ce sera l'éternel honneur de Mgr de Lescure et de Mgr de Champflour d'avoir laissé se déchaîner librement l'apôtre et de l'avoir soutenu contre vents et marées. Grâce à eux, il va sillonner l'Aunis et la Saintonge, le Bas-Bocage poitevin, les contours du Bocage angevin. Il va et vient du diocèse de La Rochelle, qui, à cette époque, a sa pointe extrême à Cholet, au diocèse de Luçon qui tient le Marais, les îles d'Yeu et de Noirmoutier. Ainsi, de fin juillet 1712 au 28 avril 1716, jour de sa triomphante mort en plein combat, évangélise-t-il, outre la ville de La Rochelle, au moins une cinquantaine de gros bourgs ; et ce chiffre prend tout son sens quand on sait qu'à l'île d'Yeu, par exemple, sa mission ne dura pas moins de deux mois et que, partout, il prend son temps, s'acharnant à laisser derrière lui des fondations durables. La somme de ses travaux apostoliques, quand on en a prospecté le détail, donne le vertige.

Et que de traverses ! Ses ennemis ne cessent en tout lieu de le traquer : jansénistes, calvinistes, conformistes de tout poil, gens bien nantis dont il dérange les aises et les habitudes, grands seigneurs ou hauts fonctionnaires dont sa surnaturelle indépendance bouscule les traditions ou les privilèges ou même les

droits légaux, parfois sans ménagements suffisants, mandarins de toutes catégories, vexés de ses succès immenses, petits esprits que la grandeur irrite, et encore et surtout la foule des pécheurs irréductibles, troublés dans leurs jouissances et que contrarie ce continuuel et lancinant rappel de la mort et des fins dernières, cette provocation retentissante à une vie mortifiée. C'est que sa manière est celle d'un paladin de Dieu qui partout fonce pour que Dieu passe et tous sont excédés de cette désinvolture sublime, de cette indiscretion totale, de cette prédication menée, selon la recommandation de l'Apôtre, à temps et à contretemps. Combien de fois les uns ou les autres n'ont-ils pas cherché à en finir avec lui soit spontanément, nous l'avons vu, au cours d'une de ses offensives spirituelles, soit par un complot soigneusement préparé! Son compagnon, M. des Bastières, a conté comment, averti providentiellement, il empêcha Montfort de tomber dans un traquenard où quelques misérables comptaient l'occire ainsi que le Frère Mathurin. A La Rochelle, en 1713, la vengeance des calvinistes manqua de peu atteindre son but. Grâce à certaines complicités, ils purent mêler du poison à un bouillon qu'on donna au missionnaire à la fin d'un sermon. Un contre-poison, pris aussitôt, en conjura pour l'immédiat l'effet mortel, mais désormais Montfort n'eut plus à la disposition de son âme l'exceptionnelle robustesse qu'il tenait de ses aïeux. S'il survécut aux maux d'entrailles qui, accompagnés d'affreuses douleurs, le tenaillèrent durant deux longs mois, son être physique, resta miné en ses profondeurs par l'action du poison. La volonté devait désormais suppléer à la défaillance du corps.

Montfort pensait plus que jamais, au milieu de ses prédications, à cette Compagnie de Missionnaires qui devait, à son exemple et sur ses pas, prêcher partout la parole de Dieu et propager, comme un feu brûlant, la dévotion à Marie. Il partit dans ce but pour Paris à la fin d'août 1713. Poullard des Places était

mort, mais sa belle âme candide rayonnait encore parmi les siens et Montfort obtint sans peine de son successeur, M. Bouic, la signature d'un véritable contrat d'alliance par lequel le séminaire du Saint-Esprit s'engageait à fournir des recrues à la future société qui se nommait déjà, dans la pensée de Montfort, la Compagnie de Marie. Plusieurs séminaristes se déclarèrent prêts à suivre Montfort au premier signal. L'un d'eux, M. Vatel, devait en effet le rejoindre peu après.

Sur le chemin du retour, Montfort saisit l'occasion de s'occuper de sa première fondation, qui lui était si chère : celle des Filles de la Sagesse. Il s'arrêta à Poitiers pour y encourager l'étonnante Marie-Louise de Jésus qui, depuis sept ans, s'y consumait dans une patience infinie. Il la trouva aussi magnifiquement résolue à attendre le moment de Dieu. Une autre jeune fille, infirmière de l'hôpital, Catherine Brunet, vive, riieuse et charmante comme un buisson d'aubépines en fleurs et qui, sous le pétilement de sa jeunesse, avait la générosité des âmes fortes, aspirait à se placer sous la règle que suivait jusqu'ici la seule Marie-Louise de Jésus. Montfort décida que l'habit lui serait donné l'année suivante. Il ne put consacrer que quelques heures à ses filles spirituelles, car, déjà, sa présence était éventée et l'administration diocésaine lui enjoignait de partir le jour même.

Assurer ses fondations, c'était son souci majeur, sa poignante anxiété aussi, car il éprouvait en lui l'imminence de la mort. Sous l'empire de cette préoccupation, il fit l'année suivante, au cours de l'été, un voyage à Rouen pour voir son ami Blain. Au juste, qu'attendait-il de lui ? Un conseil ? A Nantes, à Luçon, à La Rochelle, il ne manquait pas de conseillers éminents. Les joies de l'amitié ? Il est invraisemblable que Montfort, ayant réalisé en lui, à un degré impressionnant, le sacrifice de toute satisfaction personnelle, si pure fût-elle, ait consacré à celle-ci les deux bons mois que lui prirent voyage et séjour. La seule

conjecture sérieuse est qu'il ait voulu rallier le chanoine Blain à sa Compagnie de Marie, peut-être même pour mettre à sa tête ce prêtre de vertu solide, de jugement sûr et si expérimenté dans les choses spirituelles comme dans l'administration temporelle. C'est ainsi que Blain le vit un jour arriver : « sur le midi, raconte-t-il, avec un jeune homme de sa compagnie, après avoir fait dix lieues le matin à pied et à jeun, une chaîne de fer sur son corps et des bracelets à ses bras ; car il était toujours muni de quelques instruments de pénitence et souvent de plusieurs ; il ne quittait les uns que pour reprendre les autres. Dès que je le vis, je le trouvai fort changé, épuisé et exténué de travaux et de pénitence ; je me persuadais que sa fin n'était pas éloignée quoiqu'il n'eût alors que quarante ou quarante-deux ans. »

Une si émouvante vision était bien faite pour conjurer l'ombre funeste, entre eux, de M. Leschassier. Des quelques préventions semées par le Sulpicien dans l'esprit de Blain, il ne reste plus rien. Blain a consigné, avec une précieuse fidélité, les propos essentiels dont fut formé l'entretien. Ce sont pages décisives sur la psychologie de Montfort et sur la manière dont le moteur surnaturel s'est ajusté à sa nature. Au vrai, si Montfort, comme tout le fait penser, a vraiment voulu s'agrèger Blain, le but principal de l'entretien ne fut pas atteint. Sans doute en faut-il chercher la raison dans une des objections que fit le chanoine de Rouen à son extraordinaire visiteur, à savoir « que, s'il voulait s'associer dans ses desseins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait rabattre de la rigueur de sa vie ou de la sublimité de ses pratiques de perfection pour condescendre à leur faiblesse et à se conformer à leur genre de vie ordinaire ou les faire élever à la sienne par l'infusion de sa grâce et de ses attrait si parfaits. » C'est dire que M. Blain, chanoine considérable et justement considéré, entendait demeurer dans les voies ordinaires ; ce n'est pas là critique et il faut même noter, comme

un trait fort sympathique de la physionomie morale de M. Blain, que, de vertu plus commune, il ait su si bien comprendre, admirer et soutenir, de son efficace amitié, ceux que la folie de la Croix entraînait au delà. Au reste, Montfort ne lui tendait-il pas la perche en répondant : « Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie moins laborieuse, moins épineuse ; je l'approuve, car, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père Céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à Lui ; je les laisse marcher dans la leur ; laissez-moi marcher dans la mienne... » « — Moi aussi, pensait assurément Blain, qui ne s'imaginait pas sans malaise lancé sur les routes du Poitou, laissez-moi marcher dans la mienne. » Après avoir visité les bénédictines du Saint-Sacrement et prêché une retraite à la Congrégation du Sacré-Cœur d'Ernemont, Montfort prit congé de son ami. Il ne devait plus le revoir.

A son retour à La Rochelle, il s'occupa des écoles que, comme nous le verrons, il y avait fondées pour les garçons. Quant aux écoles de petites filles, il les destinait aux Filles de la Sagesse. Au début de 1715, il jugea le moment venu de faire venir Marie-Louise de Jésus et sa compagne. En mars, elles étaient à leur poste ; les dix années d'attente, prophétisées par Montfort, touchaient exactement à leur terme. L'été suivant, Montfort donnait l'habit à plusieurs postulantes. Sa famille religieuse prenait corps. Il se retira quelque temps dans une solitude qu'il s'était aménagée, dès 1712, aux environs de La Rochelle : l'ermitage Saint-Eloi, petite maison que lui avait prêtée une pieuse femme. Il y avait composé déjà l'admirable *Traité de la dévotion à la Sainte Vierge* ; il y rédigea cette fois les constitutions des Filles de la Sagesse.

Sans cesse donné à la multitude, il aimait les ermitages — Saint-Eloi après Saint-Lazare — pour ces retrouvailles avec Dieu seul qui étaient l'unique repos de son âme. Ainsi, en 1715, prêchant une mission

à Mervant, avait-il avisé, à trois kilomètres de là, dominant la vallée de la Vendée, dans un paysage de hautes collines, fastueusement boisées, une colline granitique où s'ouvrait une grotte. Il y avait jeté son dévolu, mais n'y put passer, en macérations et oraisons, que quelques semaines. Il s'était en effet installé sans autorisation sur le domaine de Sa Majesté et n'avait le droit de s'y livrer à aucun aménagement. Signification lui en fut faite. Il partit, mais son souvenir demeure à jamais sur la colline.

Mervent, Vouvant, Fontenay-le-Comte, Saint-Pompain, Villiers-en-Plaine, ce sont ses dernières missions...

*Chers habitants de Saint-Pompain,
Levons-nous donc de grand matin !
Dieu nous appelle à son festin,
Cherchons la grâce.
Qu'il vente ou qu'il glace,
Cherchons la grâce et l'amour divin.*

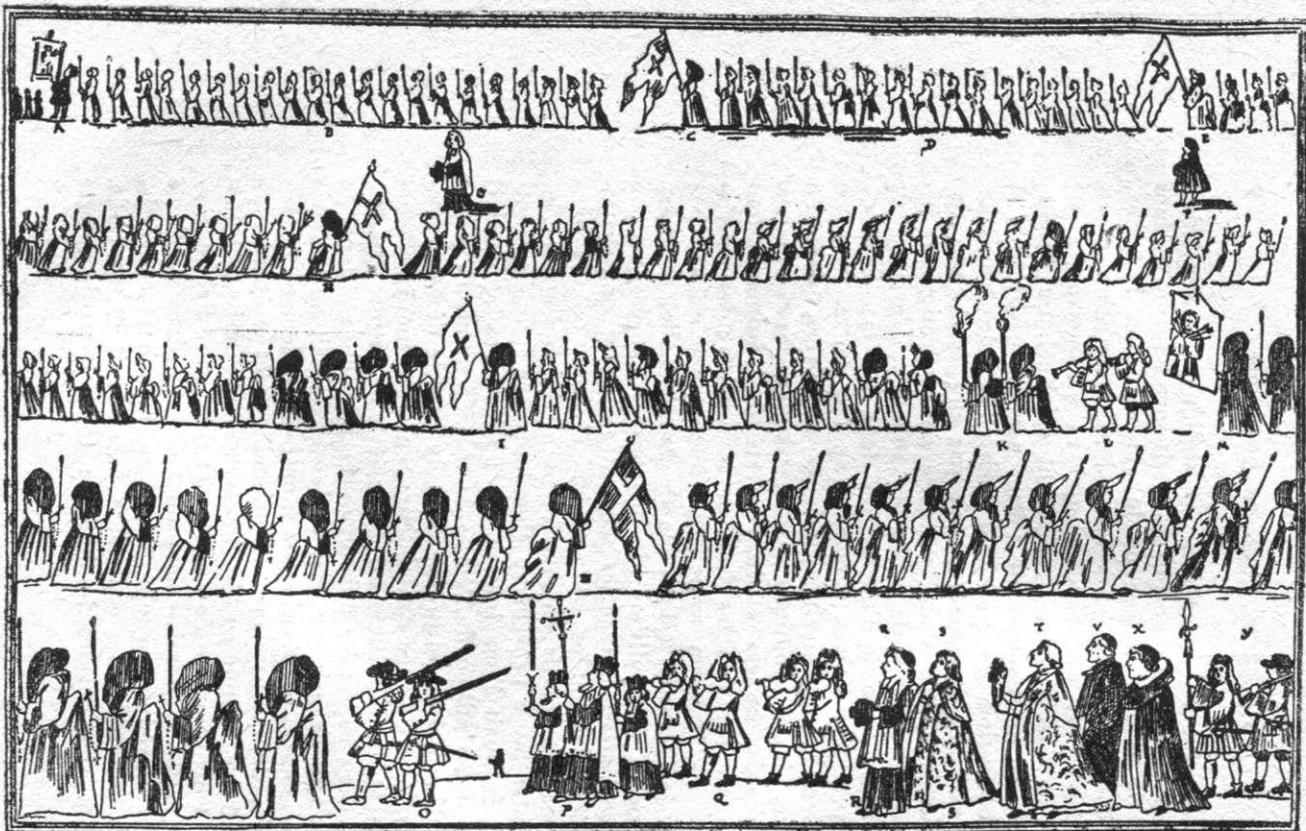
*Tout le ménage y contredit;
Le démon crie et la chair dit :
Restez au feu, restez au lit !
Cherchons la grâce.
Qu'il gèle ou qu'il glace,
Cherchons la grâce avec Jésus-Christ!*

Quand nous évoquons aujourd'hui ce pimpant cantique de Montfort, chanté dans le frileux automne de 1715, il prend des résonances mélancoliques. L'apôtre ne devait-il pas expirer, un mois après, au début d'une mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre ? Mais le mot de saint Paul s'impose ici : « O Mort, où est ta victoire ? » L'œuvre du missionnaire des pays d'Ouest allait prendre un magnifique développement. La survie de Montfort est aussi étonnante que sa vie.

La méthode missionnaire de Montfort.

C'est que, conçue et réalisée comme il a fait, la

mission est un instrument apostolique d'une extraordinaire puissance et qui s'inscrit profondément dans l'avenir comme le soc de la charrue dans la glèbe. Trois éléments majeurs composent la mission montfortaine, l'un spectaculaire qui va à émouvoir l'âme par les sens; l'autre, proprement spirituel, qui suscite, dans les profondeurs de l'être, par la prédication et la confession, le pathétique chrétien; le troisième, de caractère permanent, qui, par des fondations durables, perpétue dans les âmes, de génération en génération, les bienfaits de la mission. L'arrivée de Montfort, escorté d'un ou de deux prêtres, d'un ou de plusieurs Frères, tandis qu'un âne porte, dans un panier, les manuscrits, cantiques et divers, dans un autre, la « boutique », c'est-à-dire les chapelets, étendards, images et instruments de pénitence dont la vente couvrira les frais de la mission; les processions — il y en avait jusqu'à sept par mission — formées souvent, telle celle de La Rochelle, d'illustre mémoire, de milliers de personnes, rangées en un ordre parfait, catégories par catégories, et que distinguaient des guidons de couleurs diverses, ou des bannières aux motifs chamarrés, parmi la musique et les chants; les « procédés » abondants par lesquels Montfort frappait l'imagination des fidèles: ainsi, quand il jouait, au milieu de l'église, le rôle du mourant, assisté de deux Frères ou prêtres, l'un figurant le démon tentateur, l'autre l'ange consolateur; tout cela, inouï de mouvement, de scintillement, de variété, de pittoresque, est fait pour capter les puissances sensibles des assistants au profit de l'esprit pur. Par là-dessus, opérait au tréfonds des âmes la prédication de Montfort, nullement improvisée, du moins dans son ensemble, très préparée, au contraire, comme en témoignent ses manuscrits, substantiellement nourrie de doctrine et d'Écriture Sainte, soulevée par le frémissement du verbe, l'ardeur de l'âme sainte, prédication telle qu'elle subjuguait et convertissait des foules. La confession parachevait la merveille. Enfin venaient les fondations: fondations de pierre



PROCESSION D'UNE PARTIE DES FEMMES DE LA ROCHELLE FAITE EN 1711.
 Suivant l'ordre expliqué au mémoire cy joint.

PROCESSION ORGANISÉE PAR M. DE MONTFORT A LA ROCHELLE, LE 16 AOUT 1711, AU COURS DE LA MISSION DES FEMMES
 Dessin d'un spectateur, Claude Masse, ingénieur du roi, qui y a joint cette légende explicative :

(D'après le dessin de Masse. bibliothèque de la ville de La Rochelle.)

A) Bannière des Révérends Pères Jacobins devant laquelle marchait une quantité de peuple de tout sexe.

B) Troupe de filles du commun peuple habillées en blanc et pieds nus.

C) Troupe de filles marchant la plupart pieds nus, portant une croix, un cierge, un chapelet et une image où était écrit contrat du renouvellement des promesses du baptême.

E) Guidon bleu des filles bourgeoises.

F) Frère Mathurin serviteur du missionnaire faisant marcher par ordre et dirigeant le chant des différents cantiques.

G) Clercs faisant aussi marcher par ordre et dirigeant aussi le chant des cantiques.

H) Guidon rouge pour les femmes mariées dont quelques-unes marchaient pieds nus.

I) Guidon aurore pour les demoiselles bourgeoises.

K) Deux dames portant des torches.

L) Deux hautbois des canoniers qui jouaient à la fin de chaque verset que chantaient les femmes.

M) Bannière de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

N) Guidon noir et blanc pour les sœurs du tiers-ordre des Jacobins.

O) Soldats de la marine pour maintenir le bon ordre et empêcher la foule du peuple : il y en avait en différents endroits.

P) Croix des Pères Jacobins avec le rosaire autour.

Q) Les principaux maîtres de danse et violon de la ville contre lesquels le Père missionnaire s'était déchaîné dans ses sermons et qui furent payés par un bon souper comme les sergents et les soldats.

R) M. Chauvet, aumônier de l'hôpital, dispensateur des cas réservés.

S) M. Grignon, frère du missionnaire, qui fit plusieurs essais de processions dans la ville et au dehors pour accoutumer les femmes : il portait presque toujours le livre des Evangiles.

T) M. de Montfort, missionnaire, prêtre séculier de la province de Bretagne : il a fait déjà plusieurs missions en ayant toujours pour principe le chapelet.

V) Le R. P. Colusson, Jésuite, professeur au séminaire, qui suivit une partie de la procession.

X) Le R. P. Doiteau, Jacobin, qui accompagna toujours le missionnaire dans ses processions.

Y) Sergents et soldats du régiment des Angles et de la Lande alors en garnison à La Rochelle, pour empêcher la foule du peuple.

d'abord : églises nouvelles ou restaurées, calvaires, chapelles, statues — Montfort, qui sculptait lui-même, et assez bien, rassemblait et utilisait des sculpteurs et des peintres — fondations spirituelles surtout : écoles charitables, comme nous le verrons, confréries et autres associations, portant les unes et les autres le caractère très ascétique de la spiritualité montfortaine, cantiques composés par Montfort et qui, monument de vingt mille vers, sont bien la plus durable des fondations, étant chantés aujourd'hui dans l'Église universelle et plus à l'honneur que jamais dans nos pays d'Ouest ; ces trois congrégations enfin qui, la Compagnie de Marie par la prédication, les Filles de la Sagesse et les Frères de Saint-Gabriel par l'école, perpétuent l'apostolat de Montfort.

Montfort missionnaire n'est pas un phénomène de génération spontanée ; son génie, comme tous les génies d'ailleurs, s'insère dans une tradition. Il s'agit ici de celle, fort riche, des missions de Bretagne, qu'illustrèrent au xv^e siècle Vincent Ferrier et Alain de la Roche, que poursuivirent au xvr^e siècle, isolés et obscurs, mais magnifiques, un P. Morin, un P. Quentin, que ranimèrent — et de quel feu ! — Michel Le Nobletz et le P. Maunoir. En gros, les méthodes de ces derniers ne diffèrent pas essentiellement de celles de Montfort, jusque dans les procédés spectaculaires les plus « gros ». C'est toujours l'utilisation à plein des procédés collectifs. La scène du mourant traqué par le démon, assisté par l'ange, et que l'on cite trop souvent comme la marque d'une excentricité proprement montfortaine, il n'est pas sûr que Le Nobletz et Maunoir n'aient pas fait aussi fort, ou davantage. De même, le trait dominant de la dévotion mariale, selon Montfort, qui fait du chrétien l'esclave volontaire et aimant de la Mère de Dieu, se trouve déjà dans Bérulle, dans l'École française, et, nous l'avons vu, était propagé par les Théatins de Rome. Ici et là, l'affaire de Montfort est d'avoir porté ces initiatives à un degré de plénitude et de perfection tel

qu'elles prennent l'envergure d'une création. Il renouvelle ce qu'il touche et le conduit au sublime par la force de sa personnalité... Mais, si loin qu'on pousse l'étude psychologique d'un Montfort et l'examen de ses méthodes d'apostolat, on s'aperçoit qu'une seule chose, en définitive, peut rendre compte de résultats aussi prodigieux, et c'est la sainteté.

Quelques traits de l'homme et du saint.

Oraisons extatiques, mortifications extrêmes, charité sans mesure, dont l'enveloppante et tendre compassion ne fut jamais si grande qu'envers les plus rebutés, humilité telle que, brutalement et dédaigneusement brisé au milieu de ses plus grands triomphes, il n'eut jamais que le sourire de l'homme heureux, don de lui-même qui brise toutes limites, amour des épreuves et des contradictions poussé au point qu'il s'inquiète de telle mission sans traverses parce qu'il n'y voit pas la croix, marque de Dieu, il y a tout cela et bien plus que cela dans Montfort, cet amoureux de Jésus, ce serviteur de Marie comme nul ne le fut. Saint, il l'est de telle façon qu'on ne saisit plus dans son action, dans sa pensée, un élément qui se rattache, pour ce qui est de lui, à un souci d'ordre temporel. Il est projeté dans l'éternel avec une incroyable violence, et si habituellement hors de l'ordinaire que, thaumaturge aux nombreux miracles, ceux-ci disparaissent en quelque sorte dans le miracle continu qu'est sa vie. Il faut renoncer à le comprendre pleinement parce qu'il a vécu, dans ses ferveurs intérieures, ce que nous n'avons pas vécu. Par la plus belle part de lui-même, au moment que nous le voyons agir, il est déjà sur l'autre versant.

Quand Blain lui objectait que, s'il entendait s'associer des ecclésiastiques, il ne les pourrait soumettre à une rigueur aussi extrême, ce n'était pas sans raison. Le caractère absolu et véhément de sa vie intérieure, échauffée encore par les puissances de rêve de l'âme

bretonne, lui a fait appeler d'un consumant désir des missionnaires qui « aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du Saint Evangile dans la bouche et le Saint Rosaire à la main, aboyer comme des chiens, brûler comme des feux et éclairer les ténèbres du monde comme des soleils ».

Pour les obtenir, il a adjuré Dieu comme personne : « C'est pour votre Mère que je vous prie. Souvenez-vous de ses entrailles et de ses mamelles et ne me rebutez pas. Souvenez-vous de qui vous êtes fils et m'exaucez ! Souvenez-vous de ce qu'elle vous est et de ce que vous lui êtes et satisfaites à mes vœux. » Cet idéal du missionnaire qu'il a réalisé en sa personne n'est pas transposable tel quel dans une règle religieuse, mais il l'a posé avec force, comme un terme accessible, avec le secours de Dieu, aux plus généreux et, à tous, comme une invitation à se dépasser.

A une Mère Marie de Jésus, et à ses premières compagnes, parce qu'il les savait fastueusement héroïques, que ne demandait-il pas ? N'a-t-il pas été jusqu'à ordonner aux premières Filles de la Sagesse de dormir dans des cercueils pour qu'elles se souvinssent n'être que poussière ? Mais cette recommandation, excessive à coup sûr, Montfort n'a garde de l'inscrire dans sa règle de 1714, à l'usage de toutes les Filles de la Sagesse. Celle-ci précise même expressément qu'il n'est point, dans l'Institut, de mortifications extérieures imposées. Le plus fougueux des apôtres, certes, mais aussi le plus sage des fondateurs. Quant aux chrétiens qui vivent dans le monde, il avait la vue la plus raisonnable de ce qui leur pouvait être demandé. Les règlements qu'il donnait à ses confréries, voire aux Amis de la Croix, ne comportent rien de déraisonnable. A tous, il ouvrait les perspectives enflammées où il se complaisait, mais n'exigeait de qui-conque ce qu'il ne pouvait pas donner. Les hauteurs où il était parvenu ne lui faisaient pas oublier la plaine où peinent les hommes. Il savait que la folie de la Croix est la consommation même de la sagesse,

mais que tous ne sont pas faits pour en recevoir la pleine lumière et en vivre l'intégrale leçon.

On ne saurait trop y insister. Chez Montfort, être riche et complexe, la fougue du mystique, de l'ascète et de l'apôtre, unique peut-être par son bouillonnement inapaisable et sa tension continue, de même qu'elle ne fait jamais extravaguer sa doctrine, nourrie des sucs les plus orthodoxes, lui laisse aussi dans l'ordinaire de la vie — conduite des âmes ou organisation des œuvres — le jugement le plus pondéré. S'il est, quant aux choses purement temporelles, distrait et gauche au point de faire rire de lui, c'est qu'il en fait foin. Il s'est situé tout d'une pièce, et une fois pour toutes, sur le plan surnaturel. Il s'y montre fort avisé, pratique, voire bon organisateur. Directeur de l'hôpital de Poitiers, la manufacture où travaillaient les hospitalisés relevait de lui. Or, largement déficitaire, elle devint bénéficiaire sous sa gestion. Au cours de ses missions, pour faire cesser les procès, générateurs de discordes et propos salaces, il établit sous son contrôle des sortes de bureaux volants « où les affaires sont terminées sans frais ». Va-t-il voir son ami Blain à Rouen ? Il profite de son séjour pour étudier la règle de la jeune congrégation du Sacré-Cœur d'Ernemont, et il s'inspirera de ses excellentes constitutions pour établir sa règle des Filles de la Sagesse. De tels exemples pourraient être multipliés. Il était d'ailleurs servi par une faculté d'observation fort agile et toujours en mouvement. Certains de ses biographes veulent absolument qu'il allât les yeux toujours baissés. Accordons-leur tout au plus qu'il les tint mi-clos; ses cantiques¹ témoignent que rien ne lui échappait, même des petits ridicules de ses contemporains. Quand Montfort fonce sur les danseurs et danseuses, le crucifix à la main, il sait bien pourquoi :

1. Le Père Fradet, de la Compagnie de Marie, a donné une admirable édition critique des *Cantiques de Montfort*.

*Hélas ! comment danse-t-on ?
La manière en est infâme.
Tout inspire le poison
D'une très impure flamme ;
Ces regards si doux et perçants,
Ces mouvements si pressants...
Que dire de ces baisers
Qu'on donne pour la clôture?...*

Et s'il fustige les mondaines, en ascète qui voit sous les atours le squelette de la mort, c'est aussi avec la verve d'un satirique au regard aigu :

*Voyez leurs queues traînantes,
Leux beaux linges transparents,
Leurs étoffes différentes
A trois ou bien quatre rangs.
Leurs écharpes composées
De morceaux tout rapportés,
Par artifice plissées
Avec cent diversités.
Leur coiffure à triple étage...*

Apôtre populaire et qui s'est délibérément voulu tel, chérissant le petit peuple et chéri de lui, il se révèle également, en toute occasion, apte à ramener à la vraie doctrine des esprits fort cultivés, voire familiers avec les questions théologiques. Il obtient ainsi, dans l'élite des calvinistes de la Rochelle, des conversions retentissantes. Et de même, maître incontesté du cantique, genre essentiellement populaire, où il manifeste son sens incomparable de la foule et de ses goûts, où il sait si bien faire passer, de façon aimable, imagée et vivante, les thèmes essentiels de la doctrine chrétienne, il s'affirme, dans ses divers écrits — *Dévotion à la Sainte Vierge, Lettre aux amis de la Croix, Prière à Dieu pour demander des missionnaires* — un des meilleurs prosateurs du XVII^e siècle attardé et, par continuelles envolées, un

lyrique puissant, riche en symboles, dont le flot, à la fois ordonné et fougueux, charrie des expressions d'un réalisme parfois brutal, qui agissent sur l'esprit comme des explosifs, et dénotent la curieuse persistance, chez cet humaniste de grande lignée, du fond primitif breton.

La manière dont on insiste sur l'extravagance de ses manières le fait considérer par trop de gens comme une sorte de phénomène dans le monde des saints, comme un original fieffé, admirable assurément, mais qu'il faut se garder d'imiter, au surplus inimitable. Ainsi risque-t-on de ne le plus voir dans sa caractéristique la plus efficace qui est d'être un modèle pour les apôtres de tous les temps. Il ne s'agit pas de nier, ni de minimiser son éclatante singularité. Mais il faut en voir la cause essentielle : le caractère absolu de son détachement du monde et de son don à Jésus crucifié. L'objection, Blain la lui a posée sans ambages, et Montfort s'en est expliqué de la façon la plus posée et raisonnable. Il fait remarquer : « qu'après tout, on acquérait à peu de frais dans le monde le titre de singulier ; qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude ni conformer sa vie sur son goût ; que c'était une nécessité d'être singulier dans le monde, si l'on veut se séparer de la multitude des réprouvés ; que, le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place ou se singulariser avec eux, c'est-à-dire mener une vie fort opposée à celle de la multitude ».

Il faut encore se demander si bien des gestes et coutumes auxquels nous contraignent les conventions mondaines et dont le ridicule nous est masqué par la généralité de leur usage sont de soi moins biscornus que telles des « étrangetés » de Montfort. Nombre de celles-ci, par ailleurs, sont à imputer à des pratiques fort courantes alors jusque dans la meilleure société. Ne vivait-il point en un temps où saint Jean-Baptiste de la Salle, dans ses fameuses *Règles de bienséance et de civi-*

lité chrétiennes, recommandait à des gens, réputés bien élevés, de ne pas se servir à table du mouchoir de leurs voisins et de ne pas cracher sur les murs, chose d'ailleurs que l'on n'a point, à ma connaissance, reprochée à Montfort. Il reste assurément, à son compte personnel, des façons déconcertantes et qui tiennent bien, soit à une originalité de nature, soit à quelque excès dans le mépris des contingences. Il en venait parfois, lui la charité même, à ne pas s'aviser de l'incidence fâcheuse sur autrui de telles de ses démarches. Ainsi quand, rencontrant Blain, il s'en détourne et part, sans un mot, il ne veut que se mortifier, se priver d'une pure joie d'amitié, mais ne s'aperçoit pas que, du même coup, il peine son ami. De même, quand il fait badigeonner, sans avertir quiconque, les armoiries seigneuriales qui s'étaient inconsidérément, selon lui, dans le lieu saint, sans doute conviendrait-il qu'il y mît quelque tempérance. Des impairs de ce genre abondent dans sa vie. Il les a lui-même reconnus en précisant à Blain que « s'il avait des manières singulières et extraordinaires, c'était bien contre son intention; que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas et qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles ». C'est dire, entre autres choses que, là-dessus, il n'entend point qu'on le suive, et souhaiterait se corriger.

Au reste, si certains le voudraient pareil à ces saints de tout repos, laminés par des hagiographes circonspects, qui les rendent tous l'un à l'autre semblables comme peupliers sur la route, bien plutôt convient-il de se féliciter que la force de sa personnalité — même au prix de saillies excessives — fasse éclater les vitraux tout faits. Il était de ces violents, bâtis de pied en cap pour suivre le Maître qui est venu apporter le feu sur la terre, et non la paix mais la guerre. Il s'est affirmé tel avec une telle force que les conformistes, historiens ou imagiers, qui affadissent tout, ne peuvent rien sur lui. Il faut le prendre tout d'une pièce et l'admirer comme il est. Il est la preuve éclatante que le surnaturel ne détruit ni ne

déforme la nature, mais la sublime et la jette aux cimes, où elle respandit avec ses traits originels et originaux. L'admirable est que, si particulier, et par là, selon une fausse apparence, inimitable, il demeure, pour ceux qui veulent travailler au Royaume de Dieu, un parfait modèle et un entraîneur exceptionnel. Le résultat de ses missions — résultat tel que nos pays d'Ouest et, particulièrement, la Vendée dite militaire, renouvelés par lui, vivent encore de son esprit — tient à son exemple plus qu'à son génie missionnaire ou à l'excellence de ses méthodes. Or, par ses missions, qui atteignait-il? Quelques âmes supérieures, sans doute, saisies au hasard de la confession, mais surtout et essentiellement, les masses, médiocres et amorphes.

Tant de génie et de sainteté, nous allons les voir maintenant appliqués à une œuvre capitale : l'école charitable pour les garçons.